

EXCELSIOR

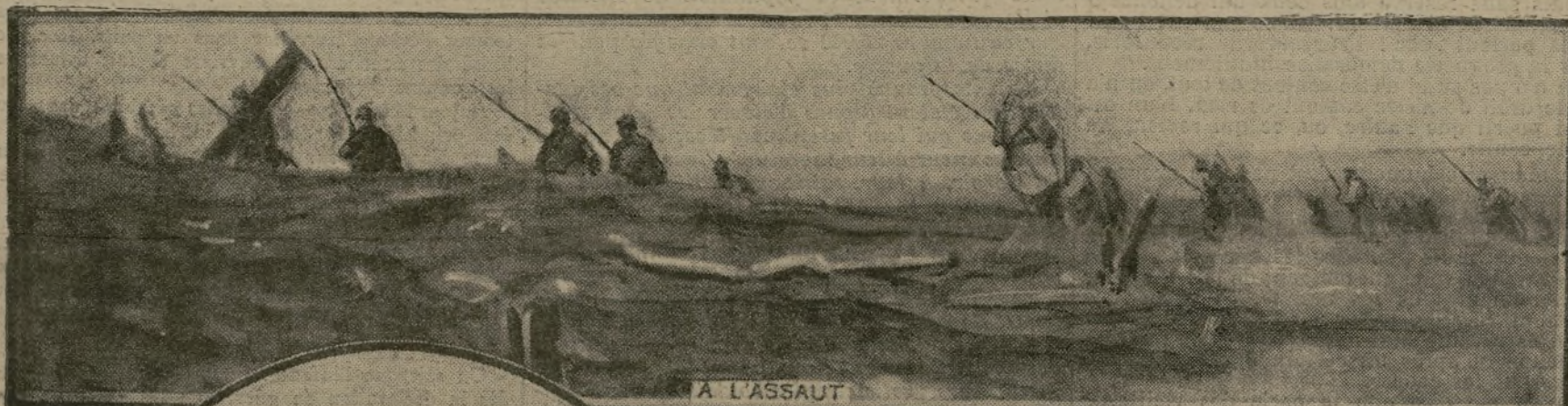
Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
 France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
 Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLÉON).
 Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
 à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
 Adresse télégraphique : EXCEL-PARI

“ ILS NE PASSERONT PAS ! ”



A L'ASSAUT



LE TRANSPORT D'UN BLESSÉ



DANS LA TRANCHEE AVANT L'ASSAUT



LA CONSTRUCTION D'UN RESEAU DE FIL DE FER BARBELE

Nous avons, sous Verdun, repris la corne sud-est du bois d'Avocourt. Par vagues successives, les Allemands ont perdu des hommes en nombre considérable. Dans nos réseaux de fils barbelés, parmi les embûches semées sous leurs pas, les ennemis, qu'une expérience de plus d'un mois eût dû instruire, ont subi un terrible échec. Et le poilu de France continue à dire, avec un sourire de plus en plus confiant : « Ils ne passeront pas ! »

Le rajeunissement des cadres

Que la Censure ne s'effarouche pas : je ne parle que des civils ; et encore d'un tout petit clan.

Jusque dans le métier de penseur, il y a une limite d'âge ; elle ne doit pas être la même en temps de guerre et en temps de paix.

En temps de guerre, le penseur civil est naturellement réduit au rôle de critique, et la faculté critique est une de celles qui se modifient plus avec les années.

D'abord, elle s'aigrit, et l'aigreur n'est jamais bonne à rien. Il va de soi que je suis partisan du plus libre examen, et que je ne crois pas au péril de la vérité, du moins en France. J'applaudis sans réserve tous ceux qui dénoncent la négligence et l'erreur. Qu'ils parlent haut ! Qu'ils parlent rude ! Leur sévérité reconforte. Mais la grognerie démoralise inutilement.

On n'a pas sujet d'être content de tout, on n'a pas le droit de n'être content de rien. L'un est aussi puéril que l'autre, ou, ce qui revient au même, sénile.

La mauvaise humeur n'est pas une excuse : elle serait plutôt, comme l'ivresse selon le code militaire, une circonstance aggravante. On peut toujours la garder pour soi. Ce n'est pas la conscience, mais peut-être les nécessités de la presse quotidienne qui obligent de la témoigner publiquement tous les matins. Si vous vous êtes mal réveillé, restez au lit. Il est certain qu'on se réveille mal moins souvent quand on est jeune qu'après un certain âge révolu. Rajeunissons les cadres.

On va me dire que je parle des vieillards avec bien peu de déférence : oui. Je les respecte en temps de paix, et je leur cède le pas. Nous sommes en temps de guerre : il faut les remettre à leur place, qui, dans l'action, ne saurait être la première.

Nous ne pouvons plus, momentanément, nous offrir le luxe de certains sentiments ni de certains protocoles : les Allemands sont trop près d'ici, et c'est justement un vieillard qui ne se lasse point de nous le répéter.

La sagesse même des vieillards m'est suspecte : elle est faite d'expérience ; mais elle est faite aussi de rancunes accumulées, et d'autant d'oubli que de souvenirs.

Ceux qui sont « extraordinaires », c'est-à-dire qui n'accusent point l'outrage — toujours irréparable — des ans, je veux bien les appeler « extraordinaires », — sans leur envier une épithète qui me paraît triste et désobligeante ; mais je maintiens que l'on a toujours, par quelque côté, l'âge qu'on a.

Ceux qui étaient doués de talent et dont la verve ne s'est pas éteinte, je les admire, en amateur, et je me mêle d'eux d'autant plus que je les admire. Les jours de ce dilettantisme sont passés.

Un joueur de flûte qui, après cinquante années d'exercice, n'a point perdu le souffle, m'étonne. Il peut aussi me charmer : il est meilleur virtuose qu'il ne le fut jamais. C'est toujours le même air qu'il exécute : comment n'atteindrait-il pas à la perfection ? Il y a même ajouté des variations nouvelles. Il a plus de métier, comme on dit ; mais son art n'est plus à propos. Autre temps, autres chansons.

Je dénonce comme un péril public, pire que l'optimisme béat, l'humeur chagrine des vieillards.

On va me dire encore que je leur en attribue témérairement le privilège et que nous avons connu des jeunes chagrins. En effet. Pour demeurer dans la littérature, nous avons connu, au lendemain de l'autre guerre, une école de romanciers qui grognaient leur vie comme Chateaubriand a bâillé la sienne : bâiller a plus de style.

Plus leur misanthropie était triviale, et plus ils s'y complaisaient : c'était leur délectation morose. Ils ne se plaignaient pas, comme Alceste, d'avoir peine à trouver un lieu de retraite où d'être hommes d'honneur ils eussent la liberté, mais de ne pouvoir découvrir un « bouillon » où les œufs à la coque ne fussent point pourris. Ils couchaient par écrit leurs doléances au rez-de-chaussée des journaux, ou dans ces volumes à couverture jaune dont le prix fort était de trois francs cinquante, et que l'on vendait alors deux francs soixante-quinze. Mais cette publicité n'était pas fort dangereuse. Les doléances — à peu près du même ordre — dont on nous rebat aujourd'hui les oreilles, sont moins inoffensives.

On peut douter aussi que les jeunes à qui je viens de faire allusion fussent jeunes. Je les croirais plutôt « extraordinaires », extraordinaires à rebours, et pour leur mesquinerie je les appelle vieux.

Je touche ici au plus grave défaut de la vieillesse et qui la rend plus nuisible : elle ré-

trécit l'âme. L'heure que nous vivons est grandiose, et il convient d'abord de juger grand, sous peine de juger faux. La proportion est une partie de la vérité. Un vieillard, même qui a bonne vue, a toujours la vue un peu basse. Où il faudrait l'œil de l'aigle, l'œil du tigre ne suffit pas. Apercevoir que l'ennemi campe à Noyon est une preuve de perspicacité : il serait bon d'apercevoir aussi que le front de bataille s'étend de la Manche à la Baltique et du golfe Persique à la mer Egée.

Abel Hermant.

Ce que l'on dit

En attendant...

Il y a, pour les sept à huit millions d'habitants qui forment la population de Londres et de sa banlieue, environ 40.000 instituteurs. Sur ce nombre 25.000 se sont engagés pour la durée de la guerre.

Rien ne prouve plus clairement que ces instituteurs étaient dignes d'élever les jeunes générations qui leur furent confiées ; rien ne fait plus honneur à leur moralité, à leur conscience du devoir, à leur patriotisme. Et de plus on est porté à songer : Nous avions craint, en France, que les cadres d'officiers ne vinssent à manquer aux quatre millions d'hommes de la nouvelle armée anglaise. Mais quelle admirable pépinière d'officiers que ces 25.000 instituteurs ! Ils présentent toutes les garanties : l'instruction, une haute idée du devoir, et le sens de l'autorité. Chez nous, d'ailleurs, la plupart des instituteurs partis simples soldats ou sous-officiers ont eu un avancement rapide et mérité : ils ont rendu les plus grands services.

En réalité, savez-vous combien d'instituteurs, sur ces 25.000, ont été admis, en Angleterre, à suivre les cours de préparation au grade d'officier ? Une petite centaine, tout au plus !

C'est que l'armée anglaise est une vieille armée qui continue fatalement — comme toutes les institutions humaines — à vivre sur de vieilles données. L'une de ces données était que le soldat, recruté par la promesse d'une haute paie dans les couches inférieures de la population, ne pouvait être conduit que par un gentleman, n'obéissait volontiers qu'à un gentleman, à un Anglais issu des couches tout à fait supérieures de la société ou bien ayant passé par les écoles aristocratiques où l'on acquiert, si déjà on ne les possède, les manières qui donnent droit à ce titre de gentleman.

C'était peut-être vrai pour les soldats de l'ancienne armée ; cela ne l'est plus pour ceux de la nouvelle, qui ne ressemblent nullement à leurs devanciers, savent que la guerre est une chose sérieuse, périlleuse, et que peu y importent les manières et la naissance : le tout est de « savoir son affaire ».

On commence à le dire tout haut en Angleterre ; toutefois, dans un pays si respectueux des traditions, l'évolution sera beaucoup plus difficile qu'on ne le suppose en France.

Pierre Mille.

« Dans le doute, abstiens-toi », dit le proverbe. Hors du Doubs, abstiens-toi ! pourrions-nous dire à ceux qui auraient l'ambition d'entrer dans les services de certain ministère.

L'Excellence qui préside à ses destinées possède, en effet, au plus haut point l'amour du département auquel elle doit sa fortune politique. Elle ne saurait donc admettre qu'on puisse, quand on n'en est pas, prétendre à un emploi dans son administration.

Et comme, malgré tout, on ne trouve pas toujours de Bisontins en quête d'une petite place, il en résulte parfois que les vacances ne sont pas comblées, que le travail augmente ainsi pour ceux qui sont casés et pensaient avoir décroché la bonne sinécure.

Monsieur le ministre, il faut renoncer à donner à vos compatriotes un monopole qu'ils ne réclament pas, sinon ils seront bientôt les premiers mécontents.

Les « Dames de la reconnaissance » : c'est de ce nom que seront désormais saluées les femmes de cœur qui, dans les Foyers du Soldat et dans les œuvres destinées aux convalescents, s'occupent avec tant de vigilante douceur de nos blessés.

Seul, un poète plein de charme et de tendresse pouvait trouver cette appellation aussi juste que délicate. Aussi est-ce Maurice Donnay qui, présidant hier une réunion au Foyer du Soldat du 16^e arron-

dissement, l'a offerte avec son charme habituel, aussi gracieusement qu'il leur aurait présenté une fleur, aux femmes qui se consacrent aux soins des convalescents.

« Dames de la reconnaissance », c'est-à-dire dames qui, par leur aide et leurs attentions, témoignent à nos blessés la gratitude de ceux et de celles de l'arrière pour leur héroïsme, leur esprit de sacrifice, leur résignation devant la souffrance.

Le mot est trop joli pour ne pas être immédiatement adopté. On y retrouve la discrète émotion et le sourire attendri de Maurice Donnay.

Il y a quelques semaines, *Excelsior*, sur la foi d'un ancien huissier du sous-secrétariat d'Etat des Beaux-Arts, aujourd'hui en retraite, affirmait que dans le grand salon de réception où l'on attend d'être reçu par M. Dalimier, existaient, derrière des tympans marouflés de toile grise, des peintures dissimulées depuis des temps déjà assez anciens.

Notre actif sous-secrétaire d'Etat n'a pas laissé tomber l'écho d'*Excelsior* dans un puits. Il a mobilisé des échelles, des ouvriers et fait démasquer les tympans mystérieux.

Aujourd'hui, sous les arcades rétablies dans leur état primitif, s'encadrent les initiales du prince Jérôme Napoléon, sur un semis d'abeilles. Si ce ne sont pas les peintures rêvées, c'est au moins quelque chose. D'ailleurs, on a la conviction, au sous-secrétariat des Beaux-Arts, que sous les attributs bonapartistes il y a encore une décoration antérieure. Et M. Dalimier se promet bien de la mettre à jour, lorsque nous vivrons des temps moins troublés.

On sait que l'infanterie coloniale portugaise qui, dès la déclaration de guerre de l'Allemagne, vient de s'embarquer pour l'Angola, porte... « le casque à pointe ! »...

Grand mécontentement dans l'armée du kaiser ! Ce « plagiat » est sévèrement jugé par un journal de Berlin, l'*Officier élégant*, qui se pique de maintenir en Germanie le bon ton de l'uniforme militaire. Des artistes teutons y publient une page de dessins, représentant des « modèles nouveaux » de cimiers... Ne s'agit-il pas de supprimer la pointe malencontreuse adoptée par le Portugal !

En fait de nouveautés, la chouette de Minerve, le lion de Mars, les deux cornes de bouc de Pyrrhus sont tour à tour « essayés » au casque boche... qui hésite et demeure... pointu.

Les nouveaux ennemis de l'Allemagne assistent de loin aux débats...

Les Portugais, que la chanson dit toujours gais, n'ont jamais eu — avouons-le ! — telle occasion de rire !

Nous ne sommes pas toujours assez reconnaissants à nos amis de l'étranger. Il sera pourtant bien intéressant, après le retour de la paix, le travail qui reviendra à dénombrer et à mettre en lumière la multitude de dévouements à notre cause qui s'emploient depuis vingt mois à répandre parmi les neutres la bonne parole et la parole vraie.

Parmi ces dévouements, signalons aujourd'hui — et nous nous promettons de les faire mieux connaître désormais — le vaillant petit journal *Echos de la Guerre*, organe des colonies alliées en Colombie. Chaque mois, à Bogota, ce périodique, qui en est à son numéro 18, souligne les infamies des Austro-Germains et célèbre les hauts faits des armées de la civilisation.

Fort bien fait, nourri de documents officiels et incontestables, reproduisant en espagnol les articles les meilleurs des grands écrivains alliés, le journal *Echos de la Guerre*, là-bas, au bout du monde, mérite toute la gratitude de la France et des nations qui se battent pour écraser l'Allemand.

M. Roule, professeur au Muséum, vient de démontrer d'une façon très originale la chute inévitable et prochaine de l'Allemagne :

Dans la nature, dit-il, les plus forts, les plus monstrueux des animaux ont disparu... tandis que, créés aussi aux premiers âges, les coléoptères subsistent. L'excès de développement et de puissance amène fatalement la décadence d'une espèce, puis sa disparition.

L'évolution de l'Allemagne se fait « dans le sens qui tue » — bientôt, telles les énormes bêtes de l'époque primaire, elle va succomber à son « gigantisme » !

... Nos neveux verront-ils dans quelque musée, au milieu des squelettes de mammouths et de diplodocus, la carcasse de Guillaume II ?

Et pourquoi pas ?

Le Veilleur.

LE FRONT DE PARIS

Les anges et les fées

Paris est plein d'anges et de fées : ce sont les dames admirables qui soignent dans les hôpitaux.

Nous n'exagérons pas en les nommant anges et fées. En effet, qui donc les forçait d'aller ainsi s'installer au chevet des malades et des blessés? Il n'y a point de service médical obligatoire, et la mobilisation d'août 1914 n'appelait que les hommes au secours de la patrie : et néanmoins, les femmes sont parties, elles aussi, dans les ambulances, pour faire leur devoir. Voilà bientôt deux ans qu'elles ne s'en sont pas encore fatiguées.

Elles auraient pu donner de l'argent, beaucoup d'argent pour les hôpitaux, et s'en tenir là : mais non, et ce fut leur point d'honneur que de payer en outre de leurs personnes. Scrupule divin, courage divin : des anges, vous dis-je.

La besogne est dure. L'on doit rendre aux malades des soins minutieux, continus, pas toujours attrayants. N'importe, rien ne lasse ni rebute nos dames charmantes : jour et nuit, sous leurs doigts, les souffrances s'apaisent et les plaies cicatrisent. Des fées.

Quelques-unes portent l'uniforme glorieux et enlaidi : croix rouge, blouse blanche et cape bleue. Mais beaucoup n'ont même pas cette satisfaction et rien ne les distingue pour leur peine. A les voir passer dans la rue, vêtues de jupes courtes et de chapeaux étranges, comme tout le monde, nul indice ne laisse deviner qu'elles méritent bien du pays et qu'elles se consacrent noblement au service des humbles, en compagnie des personnes les plus charitables et distinguées de Paris. Une dame, pareille à tant d'autres, descend de voiture, se glisse à l'hôpital : c'est une princesse qui va modestement panser des poilus. Une seconde dame, identique à la première, sort d'une autre voiture et pénètre à son tour : c'est une bourgeoise toute simple, cette fois... Eh bien! qui le sait? Personne. Il n'y a seulement pas un mot dans les journaux.

On affectait naguère d'appeler nos Parisiennes des poupées. Il en faut bien revenir. C'est à tel point que dans les milieux les plus comme il faut les dames ne s'abandonnent plus, après quelque longue absence, en se demandant ainsi qu'autrefois : « Comment allez-vous?... Qu'est-ce que vous devenez?... » Mais bien : « Comment allez-vous?... Où soignez-vous?... »

Leur science médicale s'est perfectionnée à miracle et leur expérience ne craint plus rien. Laver une plaie redoutable ne leur fait pas trembler la main, et le pansement d'une fracture double n'est pour elles qu'un enfantillage. Que l'époux d'une infirmière se plaigne un peu de la note immense du couturier : elle lui répondra fièvre typhoïde ou trépanation, et le moyen, après cela, pour le pauvre mari, de nommer frivole ou étourdie une pareille femme, qui s'intéresse à des choses si graves et qui soulage la douleur humaine?

Et quel zèle chez nos anges et nos fées! Même en dehors de l'hôpital, elles parlent encore de leurs chers malades, s'en occupent, y pensent sans cesse. Elles les comparent, quand elles causent autour d'une tasse de thé, ou au gré des rencontres : c'est à qui aura connu dans son service la maladie la plus affreuse, le cas le plus compliqué, la fièvre la plus intense. Au cours d'une discussion où trois amies se vantaient d'avoir soigné précisément des fiévreux extraordinairement atteints, l'une ayant un jour noté 39,9 au thermomètre et l'autre jusqu'à 40,7, j'entends encore le ton de froid défi sur lequel ma cousine déclara fièrement :

— Eh bien! moi, ma chère, j'ai fait 41,2 avec un nègre!

Nous fûmes tous saisis de respect. Mais à 41 de fièvre n'est-on pas mort?

Marcel Boulenger.

DRAGÉES DE VERDUN

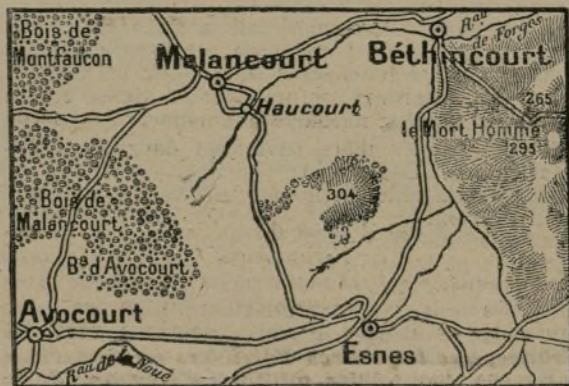


— Tarteifle! Le matin nous tient la « dragée » hautel...

(Mars Trick.)

Deux attaques allemandes devant Verdun sont repoussées; les nôtres progressent

Ces jours passés, pour calmer l'opinion que l'arrêt prolongé de l'offensive devant Verdun énervait, les journaux allemands ne cessaient de répéter que le saillant formé par nos positions entre le bois de Malancourt et le Mort-Homme tomberait comme un fruit mûr, aussitôt que l'invincible armée du prince impérial voudrait s'en donner la peine. L'invincible armée a attaqué nos positions dans la journée de



mardi à leur point le plus sensible, vers cette butte de Hancourt, dont un versant est au pouvoir de l'ennemi. L'échec a été sanglant et complet.

Mais si notre ligne, à Malancourt, constitue un saillant, celle des Allemands, au bois du même nom, en est un autre, ainsi que nous le leur avons bien montré en enlevant hier matin la corne sud-est de ce bois et l'ouvrage fortifié qu'elle contenait.

L'ennemi n'a réagi que par des contre-attaques aussi violentes qu'inutiles. Ce défaut d'initiative s'explique par les pertes qu'il a subies. Nous savons notamment que la onzième division bavaroise, qui avait été chargée des attaques du 20 et du 22 mars dans

ce secteur, a dû être relevée aussitôt après et remplacée par des troupes fraîches qui, jusqu'à présent, ne se sont pas montrées dignes de leurs devancières. Or, cette division venait elle-même d'être amenée d'un point éloigné du front. En trois jours, elle était épuisée.

Le commandement allemand n'est certes pas économe de ce qu'il appelle, en son jargon brutal, le « matériel humain ». Encore faut-il qu'il sache où le prendre. Et tôt ou tard un moment vient où ce matériel, trop humain malgré tout, frémit devant la mort certaine.

Le front unique

La déclaration que vient de voter à l'unanimité, avant de se séparer, la Conférence de l'Entente, donne beaucoup à entendre et beaucoup à espérer en sa concision lapidaire. Au point de vue militaire, elle nous promet « l'unité d'action sur l'unité de front ». Cette expression ne signifie pas seulement que nous combattons, en Europe comme en Asie ou en Afrique, le même ennemi, mais aussi que chacun des théâtres d'opérations est étroitement solidaire des autres, ou, en d'autres termes, qu'il n'y a pas un front principal et des fronts secondaires, mais un front unique qui enveloppe les puissances centrales, de Nieuport à Salonique et de Riga à Ispahan, comme une forteresse assiégée. Sur ce front, notre offensive devra chercher les points les plus favorables, la collaboration de chacun étant déterminée par les moyens dont il dispose, la proximité ou la facilité des transports.

Cette offensive sera l'assaut donné à la forteresse, assaut victorieux, tout nous permet de l'espérer. Discuter dès aujourd'hui sur la date ou le lieu de cet assaut serait parfaitement oiseux. Il nous suffit de savoir que le problème a été bien posé pour être certains qu'il sera bien résolu.

Jean Villars.

LETTRÉ DE RUSSIE

Le nerf de la guerre

Une conversation avec le ministre des Finances

Pétrograde, mars 1916.

Connaissez-vous, en ce moment, beaucoup de pays où l'on puisse voir, en pleine guerre, une seule représentation musicale donner une recette de 25.000 roubles, c'est-à-dire, au bas mot, de 50.000 francs? C'est pourtant ce qui est arrivé ici, au théâtre Marie, pour le ballet du dernier dimanche de carnaval. Il est vrai que la célèbre Khekinska dansait. Il est vrai qu'elle avait abandonné son bénéfice aux blessés, aux veuves et aux orphelins. Mais, quels que soient les habitudes de dépense des Russes et leur mépris de l'argent, un pays où de telles générosités restent possibles, où elles se répètent chaque jour sous mille formes diverses, est évidemment un pays que la guerre est bien loin d'avoir atteint dans ses ressources financières.

Le voyageur qui arrive ici ne manque jamais d'être frappé en trouvant la vie si large et si luxueuse. Il relève à chaque pas des symptômes de la richesse publique, et ces symptômes ne laissent pas de l'étonner heureusement, surtout lorsque, avant de venir en Russie, il a lu les articles de la presse allemande qui s'efforcent de représenter l'Empire des tsars comme ruiné par la guerre. Ayant eu l'honneur d'être reçu cette semaine par M. Bark, j'ai pu dire au ministre des Finances mon impression à cet égard.

— L'intense circulation d'argent que vous avez pu remarquer à Pétrograde, m'a dit M. Bark, est, en effet, un phénomène bien digne d'être observé. C'est un des symptômes de l'aisance générale qui règne en ce moment à travers l'empire russe et qui se répand, de la manière la plus large, sur toutes les couches de notre immense population.

« La guerre, naturellement, a entraîné de grandes dépenses. Elle a posé à l'Etat plus d'un problème nouveau. Mais ce cas est celui de tous les belligérants et, d'un point de vue économique général, la Russie doit être considérée comme un de ceux qui ont le moins souffert de la guerre. La cause profonde de cette situation, c'est que la Russie est avant tout un grand pays agricole et qui produit beaucoup plus que ce qui est nécessaire à la subsistance de ses 180 millions d'habitants. »

Ici, j'ai pu dire à M. Bark qu'à elle seule l'excellente qualité du pain que l'on mange en Russie était bien faite pour inspirer une légitime en-

vie à l'Allemagne, mise depuis si longtemps au régime sévère du *Kriegsbrot*. Et quant aux plantureuses tables russes, telles qu'elles sont servies, surtout pendant la semaine du carnaval, elles donnent une extraordinaire idée de l'abondance qui règne à Pétrograde même, en dépit de la difficulté des communications.

— Eh bien! a repris le ministre des finances, à cette cause générale et permanente de prospérité



M. BARK

(Phot. Henri Manuel.)

pour le peuple russe, une cause seconde s'est ajoutée depuis la guerre : vous avez déjà compris que je voulais parler de la suppression radicale de l'alcool. Cette mesure, prise par l'initiative et sur l'ordre de S. M. l'Empereur, a été pour le paysan et pour l'ouvrier russes un bienfait d'une portée incalculable et qui retentira sur l'économie générale et l'avenir de l'Etat. Il faudrait connaître nos villages, nos mœurs rurales, tels qu'ils étaient encore naguère, pour mesurer les effets qu'a produits cette réforme grandiose, hardiment opérée d'un

Ayuntamiento de Madrid

seul coup. La vie de nos populations agricoles s'est transformée comme par enchantement. Le paysan russe, depuis qu'il n'est plus exposé à la tentation et qu'il est devenu sobre, améliore de jour en jour son existence. Il prend des goûts de confortable, nouveaux pour lui. Il achète des vêtements, des chaussures, des meubles. Enfin, et surtout, l'habitude de l'épargne lui est venue. Rien n'est plus éloquent que les chiffres, surtout pour un ministre du Trésor. Eh bien! le fait considérable c'est que les excédents de nos caisses d'épargne pour le seul mois de janvier 1916, dépassent de plus de 100 millions de roubles les excédents de la même période, au cours des années antérieures à la réforme.

« Sans doute cette prospérité a eu pour contre-partie immédiate une énorme moins-value des recettes du Trésor. L'alcool n'alimente plus nos budgets comme par le passé. Mais, cela, nous l'avions prévu. Déjà le déficit est en partie comblé par le produit d'un certain nombre de taxes qui sont trouvables dans un pays aussi vaste que la Russie. Car la Russie offre encore, au point de vue fiscal, beaucoup de marge et d'élasticité. D'ici peu, j'en suis convaincu, on s'apercevra qu'en renonçant aux recettes colossales que lui apportait le monopole de l'alcool, la Russie a fait le plus audacieux et le meilleur des placements. »

Je songeais à part moi, tandis que parlait le ministre, à la peine que nous avons eue, en France, pour réduire seulement, sans réussir à le supprimer tout à fait, notre fameux privilège des bouilleurs de cru, qui, loin de grossir notre budget, en diminue les recettes. Et je me disais que, pour ces solutions rapides et complètes, l'autorité a du bon... Mais M. Bark poursuivait :

— Ma conclusion est que la politique financière de la Russie doit s'appuyer sur la richesse du sol. « Labourage et pâturage », comme disait votre grand Sully. Ce sont aussi les deux mamelles de l'Empire.

« Tôt ou tard, les Détroits se réouvriront. Alors c'est un flot d'or qui entrera d'un seul coup en Russie. Car notre blé, en ce moment sans issue, trouvera preneur aussitôt que, pour nous, le passage dans la Méditerranée redeviendra libre. C'est une valeur considérable, qui dort pour l'instant et qui, du jour au lendemain, se trouvera réalisée. Et c'est encore une des raisons pour lesquelles la Russie, qui a devant elle un magnifique avenir économique, n'a pas à concevoir d'inquiétudes au sujet des dépenses que la guerre entraîne. Le signe le plus réjouissant, à mes yeux, c'est qu'une épargne nationale se forme, qu'elle grossit sans cesse, et qu'elle ne manquera pas de prendre les vastes proportions qu'ont chez nous toutes choses. L'idée du gouvernement est de protéger et de favoriser de toutes les manières cette naissante épargne qui sera une de nos forces de demain. »

Et le ministre m'exposa que, pour le nouvel emprunt intérieur qui est en préparation, il comptait, de la manière la plus formelle, sur le concours des classes rurales. L'emprunt souscrit en novembre 1915 avait déjà, — chose entièrement nouvelle en Russie, — commencé à se répandre dans les campagnes. Depuis, dans les villages, où l'on ne boit plus d'eau-de-vie, les économies paysannes ont fait bouler de neige. Ces économies viendront grossir le Trésor de guerre de l'Empire. Le pope, le maître d'école expliqueront aux paysans ce que c'est qu'un emprunt national. L'intérêt qu'ils ont à souscrire. Toute une propagande par l'image, semblable à celle que nous avons faite en France, est prête. Comme les précédents, cet emprunt intérieur sera un nouveau succès...

Ainsi l'empire russe ne manque pas d'argent. Il suffit de voir les nouvelles levées de recrues, les solides jeunes hommes qui s'exercent sur toutes les places de Pétrougrad pour se convaincre qu'elle est infiniment féconde en soldats. Grâce à l'effort industriel, les fusils, les canons et les projectiles ne lui font pas défaut non plus. C'est un sujet dont je vous parlerai une autre fois.

Jacques Bainville.

Le général Soukhomlinoff en accusation

PÉTROGRAD. — Le premier département du Conseil d'empire, saisi de l'affaire relative à l'insuffisance des munitions, a décidé d'ouvrir une instruction préalable au sujet des accusations dont l'ancien ministre de la Guerre, général Soukhomlinoff, et l'ancien chef supérieur de l'artillerie, général Kousmin-Korowaïeff, sont l'objet.

L'insurrection chinoise

SHANGHAI. — La garnison de Tchao-Yang et celles de Tchao-Tchéou et de Tchao-Tchéou-Fou viennent de se déclarer en faveur des insurgés. Les troupes de Swatow restent pour le moment fidèles à la cause gouvernementale.

ELIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

à PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

Un raid d'avions allemands sur Salonique

SALONIQUE, 27 mars (Retardée dans la transmission). — Ce matin, à 5 heures, une escadrille d'une dizaine d'aéroplanes germano-bulgares a survolé Salonique et a jeté sur la ville une cinquantaine de bombes qui ont détruit quelques maisons particulières. Une quinzaine de personnes ont été tuées et une vingtaine blessées.

Vigoureusement canonnés par les canons de terre et de mer, les aéroplanes ennemis ont pris la fuite, mais deux d'entre eux, atteints par nos projectiles, ont été abattus.

L'escadrille allemande était accompagnée d'un zeppelin qui fut contraint de rebrousser chemin avant d'avoir atteint son but.

La population est profondément indignée contre ce nouvel acte de barbarie allemande.

SALONIQUE, 27 mars (Retardée dans la transmission). — Des avions français ayant pris en chasse l'escadrille allemande qui venait de bombarder Salonique, réussirent à abattre deux aéroplanes allemands, dont un tomba dans le lac Amalovo et le second dans les lignes françaises. Les pilotes ont été tués. Quelques heures plus tard, les avions français abattirent encore, vers midi, deux autres appareils allemands, dont les pilotes ont péri également.

Un des avions abattu sera exposé demain à Salonique.

La presse grecque commente naturellement cet incident :

Le *Kairi* dit que le cabinet Skouloudis protestera contre le bombardement de Salonique, comme il l'a déjà fait tant de fois. Il termine en faisant un véritable réquisitoire contre le gouvernement dont la neutralité a mécontenté tout le monde, et dit que puisqu'elle ne servait pas l'Entente et qu'elle était utile à l'Allemagne elle aurait dû tout au moins servir à obtenir des garanties de cette dernière.

Le *Patris* écrit que le bombardement des avions allemands et bulgares est dû à l'incapacité du ministère Skouloudis, qui, tout en observant la neutralité qui servait l'Allemagne, n'a su obtenir aucune compensation, pas même la promesse que les Bulgares n'envahiraient pas le territoire grec, ni empêcher le bombardement de Salonique.

Le *Neon Asti*, qui est souvent inspiré par M. Gounaris, écrit :

« Nous ne cachons pas l'indignation que cause parmi tous les Grecs le raid allemand. Nous sommes tout disposés à le qualifier comme une démonstration maladroite, meurtrière et de nature à faire naître parmi nous un vif mécontentement contre ceux dont nous n'avions pas eu à nous plaindre jusqu'ici. »

Le *Nea Imera* écrit :

« Les Allemands déclarent que ce qui arrive n'est pas de leur faute. Quoi qu'il en soit, les Allemands ne doivent pas oublier qu'il serait d'un intérêt vital pour eux de ne pas, sans une nécessité absolue, s'aliéner les sympathies du peuple grec qui auraient, au contraire, besoin d'être renforcées. »

La *Nea Hellas* demande que toutes les églises de l'ancienne et de la nouvelle Grèce célèbrent dimanche prochain un service à la mémoire des victimes.

Suivant le même journal, le gouvernement hellénique a protesté auprès du ministre de Bulgarie contre le bombardement des villages grecs par les Bulgares.

Les associations et corporations d'Athènes ont télégraphié à celles de Salonique l'horreur qu'elles éprouvaient pour le bombardement de Salonique. Elles le qualifient de véritable assassinat.

Les mêmes associations publient une note de protestation rappelant aux auteurs du bombardement le droit à la vie des Hellènes de Salonique, ville grecque.

La révolution mexicaine

VERA-CRUZ. — Le bruit court que la ville de Casas Grandes serait occupée par les troupes américaines.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale
La vie artistique
Les procès importants
Les accidents graves

Les événements locaux
La vie économique
Les sports
Tous faits intéressants

Ayuntamiento de Madrid

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mercredi 29 Mars (605^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — En Argonne, nos batteries ont bombardé les organisations allemandes au nord de la Haute-Chevauchée et les lisières sud du bois de Cheppy. Un combat à la grenade, livré en liaison avec les attaques du secteur voisin, nous a permis de progresser notablement dans les boyaux ennemis au nord d'Avocourt et de faire quelques prisonniers.

A l'ouest de la Meuse, l'ennemi n'a fait au cours de la nuit aucune tentative nouvelle sur nos positions d'Haucourt-Malancourt. Le bombardement a pris un certain caractère d'intensité sur notre front Béthincourt-Le Mort-Homme-Cumières.

Ce matin, après une intense préparation d'artillerie, nos troupes ont mené une vive attaque sur le bois d'Avocourt. Nous avons enlevé la corne sud-est de ce bois sur une profondeur de plus de trois cents mètres, ainsi que l'ouvrage important dit « Réduit d'Avocourt » que les Allemands avaient fortement aménagé. Une contre-attaque très violente, déclanchée par l'ennemi avec une brigade fraîche arrivée depuis peu de jours, a été complètement repoussée. L'ennemi a subi de fortes pertes et a laissé une cinquantaine de prisonniers entre nos mains.

A l'est de la Meuse, grande activité des deux artilleries dans la région Vaux-Douaumont et en Woëvre dans le secteur de Moulinville.

Sur le reste du front, nuit calme.

VINGT-TROIS HEURES. — Entre Oise et Aisne, notre artillerie a dispersé des convois importants au nord-est de Moulin-sous-Touvent.

En Argonne, nous avons fait sauter une mine au nord du Four-de-Paris. L'explosion a détruit un poste de grenadiers et un abri et bouleversé un ouvrage ennemi. Notre artillerie lourde a dirigé de nombreux tirs sur le bois de Malancourt-Avocourt pendant les contre-attaques exécutées par les Allemands sur le secteur voisin.

A l'ouest de la Meuse, le bombardement a continué avec violence au cours de la journée, depuis Avocourt jusqu'à Béthincourt. Trois contre-attaques successives effectuées par l'ennemi sur les positions enlevées par nous ce matin dans le bois d'Avocourt ont été complètement repoussées. Au cours d'une attaque à gros effectifs dirigée sur le village de Malancourt, les Allemands ont pu prendre pied dans un ouvrage avancé situé au nord de Malancourt et s'emparer de deux maisons du village; toutes leurs tentatives pour pousser plus loin ont été enrayées par nos feux. Quelques rafales d'artillerie à l'est de la Meuse et en Woëvre jusqu'aux Eparges.

Dans les Vosges, nous avons bombardé les organisations allemandes de Stossvihr et de Münster.

LES BULGARES AVOUENT

qu'ils ne sont pas en mesure
d'attaquer Salonique

SALONIQUE. — La présence des Allemands en Macédoine et la question de l'offensive éventuelle contre Salonique continuent à faire l'objet de longs commentaires de toute la presse bulgare. Pourtant cette dernière, à la suite d'un mot d'ordre, a mis une sourdine à ses menaces.

L'article suivant, paru dans le *Dnevnik*, est, à cet égard, significatif :

« Les Balkans ont cessé, pour le moment du moins, de constituer un théâtre d'opérations militaires. Jusqu'à quand durera cette accalmie? Cela dépendra des Franco-Anglais qui se sont installés à Salonique et dans les environs. Les puissances centrales et la Bulgarie ne sont pas directement atteintes par le séjour des Franco-Anglais à Salonique. Un engagement armé entre eux et les troupes de l'alliance centrale ne pourra avoir lieu que dans le cas d'une agression de leur part. »

APRÈS LA CONFERENCE

Les membres de la mission italienne ont quitté Paris hier après-midi.

A 4 h. 30, ils quittaient l'hôtel Bristol, vivement acclamés par le public massé sur la place Vendôme, et montaient dans des autos qui, à 4 h. 50, les déposaient à la gare de Lyon où une compagnie de la garde en grande tenue rendait les honneurs.

M. Tittoni, ambassadeur d'Italie, et une partie du personnel de l'ambassade les accompagnaient. Sur le quai de la gare, les attendaient MM. Briand, Lacaze, Albert Thomas et de nombreuses personnalités civiles et militaires.

Le service d'ordre avait été organisé par un détachement de la garde commandé par un chef d'escadrons.

Après échange de remerciements et de souhaits avec les membres du gouvernement et les personnes présentes, MM. Salandra, Sonnino, Dall'Olio et leur suite sont montés dans le train.

Ce départ coïncide avec l'arrivée des journaux du soir annonçant le nouvel échec des Allemands à Verdun. On les apporte aux ministres qui manifestent leur vive satisfaction.

Debout, aux portières les membres de la mission saluent une dernière fois, pendant que l'on crie : « Vive l'Italie ! Vive la France ! » Le train s'ébranle. Il est 5 heures.

M. Asquith, premier ministre, accompagné de Lord Kitchener, quittera Paris ce matin à 11 heures, par la gare de Lyon, se rendant à Rome par train spécial.

Quelques opinions

Tandis que les membres de la conférence se dispersent, les journaux de tous les pays commentent abondamment la réunion qui vient de prendre fin.

« Cet événement, dit le *Times* en un éditorial, doit être considéré, à tous points de vue, comme de haute importance. L'alliance, que les ambitions de l'Allemagne ont imposée à l'Europe, est plus forte, plus intime et réunit un plus grand nombre de nations que lorsqu'elle fut forcée de tirer l'épée pour se défendre. L'Allemagne escomptant la faiblesse traditionnelle de ces combinaisons ne cache point son espoir de voir la nouvelle alliance y succomber. Par tous les moyens sans scrupule dans lesquels ils sont passés maîtres, les Allemands se sont constamment efforcés d'amener la réalisation de leurs desirs; la conférence est la preuve qu'ils ont échoué. »

La conférence, dit la *Gazette de la Bourse* de Pétersbourg, est une institution dont les décisions concrètes seront obligatoires pour tous les membres de la coalition; elle donnera à la Quadruple-Alliance l'unité d'action avec laquelle ces puissances l'emporteront définitivement, et haut la main, sur l'ennemi commun.

Pour tous les journaux de Suisse, la conférence est la preuve de la décision inébranlable des Alliés et de leur volonté de vaincre. C'est ainsi que le *Courrier de Genève* écrit dans son numéro d'hier :

« La conférence politique-militaire des Alliés à Paris donne la certitude que les puissances de l'Entente n'ont rien perdu de l'enthousiasme des premiers jours. En outre, les ressources, les moyens d'action dont disposent les Alliés vont en augmentant tous les jours. Quel spectacle que ces trente généraux et ministres, représentant huit nations unies pour lutter à outrance contre le militarisme prussien : la Belgique, la France, la Grande-Bretagne, l'Italie, le Japon, le Portugal, la Russie, la Serbie, debout, fermement appuyées sur leur épée, jurant de venger le droit des peuples méconnus ! »

LA COMMISSION SANITAIRE des pays alliés

Hier, au Palais d'Orsay, a eu lieu le déjeuner offert aux membres de la commission sanitaire des pays alliés.

Le sénateur italien docteur Santoliquido a remercié le sous-secrétaire d'Etat au Service de Santé militaire de l'accueil réservé à la commission et a dit combien le gouvernement de la République avait été heureusement inspiré en établissant, pendant la guerre, un contact direct entre les représentants sanitaires civils et militaires des pays alliés.

Il a terminé en disant qu'« une consolante constatation avait été faite au cours de leurs délibérations. La longue durée de la conflagration actuelle et son immense étendue n'étaient pas sans faire naître, dans le public et même parmi les techniciens, de vives craintes de voir surgir de redoutables épidémies. Heureusement, cette appréhension ne s'est pas trouvée confirmée jusqu'ici. L'état sanitaire général des populations comme des armées est actuellement satisfaisant, on pourrait presque dire excellent. »

M. Justin Godart a, au nom du gouvernement, félicité la commission de ses travaux.

Les petits à-côté d'une conférence historique



LE VESTIAIRE DES ALLIÉS

Si les choses pouvaient parler quels piquants dialogues échangeraient ces pardessus de diplomates, ainsi que ces chapeaux qui, coiffant les délégués de la conférence, sont assurément le plus près de leurs secrètes pensées ! Les gens perspicaces reconnaîtront la casquette de l'amiral Lacaze et celle du général Gilinsky, le képi du généralissime, celui du ministre de la guerre et celui du général de Castelnau. Quant aux chapeaux hauts de forme, leur uniformité diplomatique les rend — si l'on peut dire — impénétrables.

MI-CAREME TRAGIQUE

“ LUSTRITT ”

Ce soir-là, dans notre cantonnement d'arrière, à l'heure du *quoireuil*, comme on dit au pays lorrain — c'est-à-dire à l'heure de la causerie au coin du feu après souper — la lecture d'un calendrier nous a fait évoquer la date de la mi-carême prochaine.

— Où est-il le temps des masques et des déguisements ? regretta quelqu'un.

— Ne parlez pas de déguisements ! fit une jeune fille qui se trouvait là. J'en ai vu, moi, de trop émouvants. Et, depuis ce souvenir, je crois bien que, quoi qu'il arrive plus tard, je n'aurai plus jamais le cœur d'en voir...

« C'était, expliqua-t-elle, vers la fin d'août 1914, quand les Allemands occupaient Baccarat. J'habitais alors cette ville toute meurtrie par eux, en partie incendiée. Nous menions une vie d'angoisse.

« Or, un matin, vers 11 heures, il y eut une grande clameur dans la rue qui descend des casernes, où justement je passais. Des cris, des rires bruyants, de ces affreux rires d'hommes ivres, mêlés d'exclamations dans leur jargon. Des soldats débouchaient, sans ordre, se bousculant, comme en fête.

« *Lustritt ! Lustritt !* criaient-ils, ce qui, en boche, veut dire *cavalcade*.

« Une cavalcade, à une pareille époque de douleur !

« De mon mieux je me faufilai, pour voir, et j'arrivai à grimper sur le rebord d'une grille.

« J'aperçus alors, entourés par les soldats, un marié et une mariée, en affublements grotesques : redingote trop large, chapeau haut de forme broché à rebours ; voile blanc déchiré et couronne de fleurs d'oranger posée de travers. Ils étaient attachés par le bras et avançaient, les malheureux, au milieu de ces rires, poussés par des coups de crosse.

« Quelles pouvaient être ainsi les victimes de cette odieuse mascarade ?

« Des Français, sans doute, mais qui ?

« Hélas ! quand le cortège approcha, je pus mieux voir et je distinguai, sous les défroques, deux visages douloureux, que je connaissais bien, deux visages de vieillards, et quels vieillards !

« Le vénérable curé de Sainte-Barbe et son confrère de Ménil... arrêtés, emmenés en otages probablement, et laissés à ces ivrognes.

« Le cortège passa dans le tapage, et je n'en ai plus su rien d'autres... »

— Vous avez revu, depuis, ces malheureux prêtres ? demanda quelqu'un.

— Oui ! fit la jeune fille. J'ai rencontré le curé de Sainte-Barbe et j'ai évoqué le souvenir de cette abominable épreuve.

— Que vous a-t-il dit ?

— Il a dit que son sacrifice ne fut rien, à côté de bien pires misères. Pensez donc !... De son village il ne reste plus une maison debout. On y a fusillé, incendié.

« Il a dit que le Christ aussi avait été promené en dérision... Mais ce ne fut pas son pire Calvaire... »

Henry de Forge.

Une violente tempête sévit en Angleterre

LONDRES. — Une tempête telle qu'on n'en avait pas vu de semblable depuis longtemps fait rage depuis plusieurs jours ; en de nombreux endroits, le télégraphe est rompu et les communications par chemin de fer sont arrêtées ; la désorganisation du trafic est générale dans le nord et le centre de l'Angleterre et dans le sud du Pays de Galles. D'après les journaux, il y a eu de nombreux accidents mortels ; dans les montagnes, plusieurs personnes perdues dans la neige sont mortes de froid.

Le maréchal French, qui allait passer des troupes en revue, a été arrêté par la neige. Certains express sont arrivés avec huit ou dix heures de retard, quelques-uns ont été bloqués en route ; on ignore où ils sont.

Des poteaux télégraphiques qui sont tombés, rompan les fils, et des arbres qui encombre les voies obligent les trains à n'avancer qu'avec la plus grande prudence et à signaler leur marche à l'aide de drapeaux.

Londres est isolée de plusieurs villes du nord. On signale des sinistres en mer ; des barques sont échouées et brisées ; les équipages ont pu être sauvés.

Bouteilles vides à Champagne
achetées à bon prix, par la Maison
CHAMPAGNE MERCIER
EPERNAY

Le grand-duc Nicolas



Le grand-duc Nicolas, commandant les armées russes sur le front du Caucase, est non seulement grand par sa réputation de glorieux soldat, mais aussi par sa taille de colosse qui le fait appeler « le bon géant ».

Un jeune héros



A la caserne de la Pépinière est actuellement en subsistance un jeune Russe de 16 ans, prisonnier des Allemands et passé dans nos lignes.

Un vieux troupier britannique



Le roi a félicité personnellement ce soldat — Cox, soixante-huit ans — qui s'est battu six mois aux Dardanelles.

M. Hughes visite sa première école



M. Hughes, le premier ministre australien, actuellement en Europe, vient de faire un séjour en Angleterre, et au cours de son passage à Londres a tenu à visiter, en compagnie de Mme Hughes, l'école où, tout enfant, il avait appris son alphabet.

DERNIÈRE HEURE

LA GUERRE SOUS-MARINE

Les États-Unis demandent des explications à Berlin

M. Lansing fait connaître qu'il a chargé l'ambassadeur des États-Unis à Berlin d'ouvrir, auprès du gouvernement allemand, une enquête officielle sur le naufrage de l'*Englishman* et du *Sussex*; cette enquête portera sur le point particulier de savoir si ces vaisseaux ont été attaqués par des sous-marins allemands.

Les témoignages recueillis, et particulièrement celui de M. Baldwin qu'*Excelsior* publiait hier, ne laissent aucun doute sur la réponse à cette question; la presse des États-Unis exprime très vivement son indignation contre les pirates; le gouvernement de Washington ne procède pas aussi rapidement; son habitude est d'étudier lentement les dossiers, mais on aurait tort de conclure que cette procédure signifie indifférence aux faits eux-mêmes.

M. Wilson s'est entretenu avec le président de la commission des affaires extérieures du Sénat; on pense qu'il veut sans plus tarder se mettre d'accord avec les chefs des différents partis politiques pour pouvoir demander le rappel du comte Bernstorff, au moment précis où il jugerait cette démarche plus opportune; une résolution de principe, avec délai d'exécution facultatif pour le président, aurait été déjà prise.

L'opinion de la presse américaine

Les journaux américains font ressortir que les derniers naufrages enlèvent désormais toute valeur à la parole allemande. Convaincu que l'Allemagne n'avait jamais eu l'intention de tenir sa parole, le *Public Ledger*, de Philadelphie, demande qu'on cesse, par respect pour la dignité du pays, d'ajouter foi aux déclarations des Allemands. « Si vraiment, écrit le *New York Globe*, l'Allemagne a violé ses engagements, il faudra un acte du gouvernement des États-Unis, même au cas où aucun Américain n'aurait péri. »

Le *World*, de New-York, fait observer que les demandes de renseignements et les protestations formulées récemment par Washington sont restées sans réponse; que, tandis que le terrorisme maritime bat son plein, que les atrocités sous-marines sont annoncées et célébrées en Allemagne, le gouvernement de Berlin continue à en nier la paternité et en rejeter la responsabilité sur la France et l'Angleterre.

Les pirates délibèrent... et continuent

Le chancelier de Bethmann-Hollweg vient de convoquer à Berlin tous les chefs de partis politiques au Reichstag, afin de les entretenir de la guerre sous-marine. Ce sera une réunion plus secrète encore que la séance de la commission du budget, qui a délibéré hier dans le mystère sur cette question.

Le chancelier tenterait, dit-on, de rejeter toutes les responsabilités des récents torpillages sur l'amiral von Tirpitz, qui est provisoirement démissionnaire; celui-ci aurait donné l'ordre de couler tous les navires marchands, sans distinction, et les sous-marins avaient déjà quitté leurs bases, avec ces instructions, lorsque l'amiral se retira.

Mais voici plusieurs jours déjà que ce départ est connu; les sous-marins savent très bien, quand le gouvernement le veut, se renseigner rapidement, au besoin par télégraphie sans fil; or, hier encore, on a signalé le torpillage de l'*Empress of Midland* et de l'*Eagle*. L'excuse laborieuse du chancelier, ou de ses amis, n'est donc qu'un mensonge de plus.

Les raisons de la démission de von Tirpitz

GENÈVE. — Le journal danois *Bertlingske Tidende* dit que l'amiral von Tirpitz, sans avoir consulté le gouvernement, avait ordonné aux commandants des sous-marins d'attaquer sans avis préalable tous les navires de toute nationalité sans faire de distinction entre les navires de transport et les navires de passagers. Dès que le gouvernement eut connaissance de cet ordre, l'amiral von Tirpitz fut invité à donner sa démission; mais il était impossible d'envoyer un contre-ordre aux sous-marins qui avaient déjà quitté leurs bases.

Zeppelin à la rescousse

GENÈVE. — Plusieurs journaux allemands, entr'autres la *Tæglische Rundschau*, réclament la guerre aérienne à outrance étant donné le ralentissement de la guerre sous-marine. Voici ce que ce journal écrit à ce sujet :

« La discussion concernant la guerre sous-marine sera introduite au sein du comité du Reichs-

tag et probablement enterrée en raison du peu de temps disponible. C'est une raison de plus pour nous d'espérer que les zeppelins, contre lesquels aucune protestation de la part des neutres ne saurait être élevée, vont entrer à présent en pleine activité. »

« Nous avons désappris toute sentimentalité en même temps que nous avons reconnu que la guerre violente est moins cruelle parce qu'elle seule est à même d'abréger la durée de la guerre. Nous espérons que le comte Zeppelin, qui se trouve actuellement au quartier général, auprès de l'empereur, assistera encore à la pleine exploitation de l'arme qu'il a créée et qui nous donne sur tous les peuples une incontestable suprématie. »

Steamer hollandais coulé

AMSTERDAM. — Le steamer hollandais *Duiveland*, jaugeant 1.300 tonnes, a été coulé, aujourd'hui, par un sous-marin allemand.

Tous les membres de l'équipage ont été sauvés.

L'OFFENSIVE DES RUSSES inqû ète les Hongrois

Les Russes se renforcent beaucoup en Bukovine et sur la frontière de Bessarabie : « Dans cette région, dit une dépêche de Czernowitz à la *Gazette de Francfort*, règne une température de printemps. La neige a presque partout disparu. Des deux côtés, on déploie une grande activité d'artillerie, mais les routes de Bessarabie ne se prêtent pas encore à de grands convois de troupes. »

D'autre part, les journaux roumains annoncent que les Russes tiennent en Bessarabie centrale des réserves importantes, prêtes pour une offensive imminente en Bukovine. Pour le moment, il semble seulement que, guidés par l'offensive de l'hiver dernier, ils ont rassemblé des troupes nouvelles en vue d'une future offensive possible dont le but est inconnu.

La *Morning Post* apprend de Budapest que les offensives des Russes causent une grande anxiété en Hongrie, surtout depuis qu'on constate que l'attaque contre Verdun a échoué, ce qui a plus d'importance en Hongrie qu'en Allemagne, car jusqu'à présent la force et les succès de l'armée allemande étaient indiscutés. Le désappointement est d'autant plus grand que les Hongrois savent que sur le front russe les forces de leurs alliés sont insuffisantes pour résister à la poussée des Russes.

Le correspondant de la *Morning Post* ajoute qu'on se demande avec angoisse ce qui arrivera lorsque les Alliés attaqueront sur tous les fronts et que l'Allemagne ne pourra plus recourir au petit jeu consistant à transporter ses troupes de l'est à l'ouest et vice versa.

Contrairement aux décisions allemandes le moratorium existe toujours en Belgique

LE HAVRE. — Une décision récente du gouvernement d'occupation allemande en Belgique a levé le moratorium pour les lettres de change et effets de commerce. Cette décision étant de nature à porter préjudice aux intérêts de nombreux banquiers, commerçants et industriels belges qui ne pourraient, par suite des événements de guerre, faire honneur à leurs échéances ou mettre utilement en cause leur caution, le gouvernement belge vient de déclarer officiellement, par un avis publié par le *Moniteur*, qu'il ne reconnaît aucune valeur à la décision des autorités allemandes, qui excède, d'ailleurs, les droits que la Convention de La Haye reconnaît à l'occupant. Il résulte de cette déclaration du gouvernement belge que les porteurs d'effets qui, en dépit de la levée du moratorium, ne feront pas valoir actuellement leurs droits, pourront encore exercer ceux-ci après la guerre et que leurs recours contre les endosseurs et autres garants, loin d'être primés, conserveront toute leur valeur, après l'évacuation du territoire belge par l'invasisseur.

Le Radical suspendu

Le *Radical* vient d'être frappé, par le gouvernement militaire, d'une suspension de huit jours. Il reparaitra le 6 avril prochain sur quatre pages.

Échec d'un raid de zeppelins contre la côte britannique

LONDRES. — Pour la première fois, mention de l'échec d'une tentative d'attaque des zeppelins contre le littoral oriental britannique a été faite, hier, à la Chambre des Communes, par un député qui a demandé si les aéroplanes britanniques n'avaient pas, le 19 mars, chassé les zeppelins.

Le sous-secrétaire d'Etat, M. Tennant, a répondu : « Effectivement, le 19 mars, des zeppelins furent signalés en vue de la côte; certaines mesures furent prises; des aéroplanes partirent; c'est tout ce qu'il est désirable de dire. »

M. Tennant a ajouté que l'espoir de parer au danger des zeppelins est plus assuré aujourd'hui qu'il ne le fut jamais; qu'on continue à faire tous les efforts possibles à ce sujet et que la situation est incontestablement meilleure, bien que la question du matériel présente encore des difficultés.

L'attaque aérienne du comté de Kent

LONDRES. — A la Chambre des Communes, M. Macnamara, parlant de la récente intrusion des aéroplanes allemands sur le comté de Kent, dit qu'un seul aéroplane allemand a été abattu par le service naval d'aviation. L'auteur de cet exploit est l'officier de marine Bone qui, seul sur un appareil non destiné à servir en mer, a poursuivi jusqu'à trente mille de la côte l'hydravion allemand, dont il a tué un des aviateurs, obligeant l'appareil à amerrir. L'officier Bone dut rentrer faute d'essence. On ignore le sort de l'hydravion.

Le raid du 26 mars sur le littoral allemand

LONDRES. — Officiel. — Tous les navires qui ont participé aux opérations du 26 mars, sur le littoral allemand, sont rentrés, sauf le contre-torpilleur *Medusa*, lequel a coulé, après le transbordement de tout son personnel à bord du contre-torpilleur *Lassoo*.

Le transbordement s'est effectué sans perte, bien que la mer fût démontée.

Les aéronefs allemands qui ont attaqué nos contre-torpilleurs en train de combattre les patrouilleurs allemands ne leur ont causé aucune avarie.

Nous avons recueilli des chalutiers allemands coulés 4 hommes du *Otto Rudolf* et 16 du *Braunschweig*.

Samedi soir, 25 mars, nos croiseurs légers ont rencontré la division de contre-torpilleurs allemands dont un a été éperonné et coulé par le croiseur *Cleopatra*, sans qu'aucun marin pût être sauvé.

Le mouvement gréviste de la Clyde

LONDRES. — Le sous-secrétaire d'Etat aux Munitions annonce à la Chambre des Communes que les autorités militaires ont dû requérir les autorités militaires d'expulser six meneurs, qui cherchaient à fomenter la grève parmi les travailleurs de la Clyde.

« Je tiens à bien faire remarquer, ajoute le sous-secrétaire d'Etat, que le mouvement gréviste n'a pas une origine industrielle et qu'il est fortement désapprouvé par les syndicats ouvriers eux-mêmes. »

Un officier anglais devient fou pendant une séance aux Communes

LONDRES. — Un incident pénible s'est produit à la Chambre des communes.

Un officier, assis dans la tribune des étrangers, s'est levé soudain et a sauté dans la tribune au-dessous, qui est réservée aux hôtes étrangers de marque, puis s'accrochant à la balustrade, il est demeuré suspendu dans le vide pendant une minute, se laissant ensuite tomber dans la salle des séances sans avoir apparemment subi aucun choc.

Après le premier moment de surprise, on s'aperçut que le malheureux était devenu fou.

Il a expliqué qu'il désirait attirer l'attention sur la fourniture d'un casque pour l'armée anglaise.

LE "TIP" remplace le Beurre

dont il a l'apparence et la saveur.

Il ne coûte que 1 fr. 45 le demi-kilo.

C'est la meilleure des margarines.

Le « TIP » se conserve mieux que le beurre.

Livraison à domicile dans tout Paris.

Expédition Province franco postal domicile

contre mandat: 2 kg.: 6 fr. 40; 4 kg.: 12 fr. 40.

Auguste PELLERIN, 82, rue Rambuteau, Paris.

Les armées italiennes redoublent d'activité



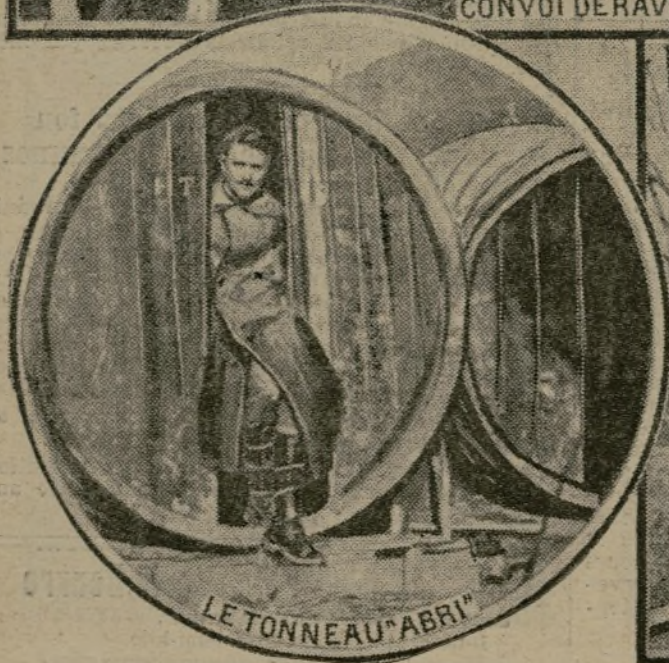
GROUPE DE PRISONNIERS AUTRICHIENS



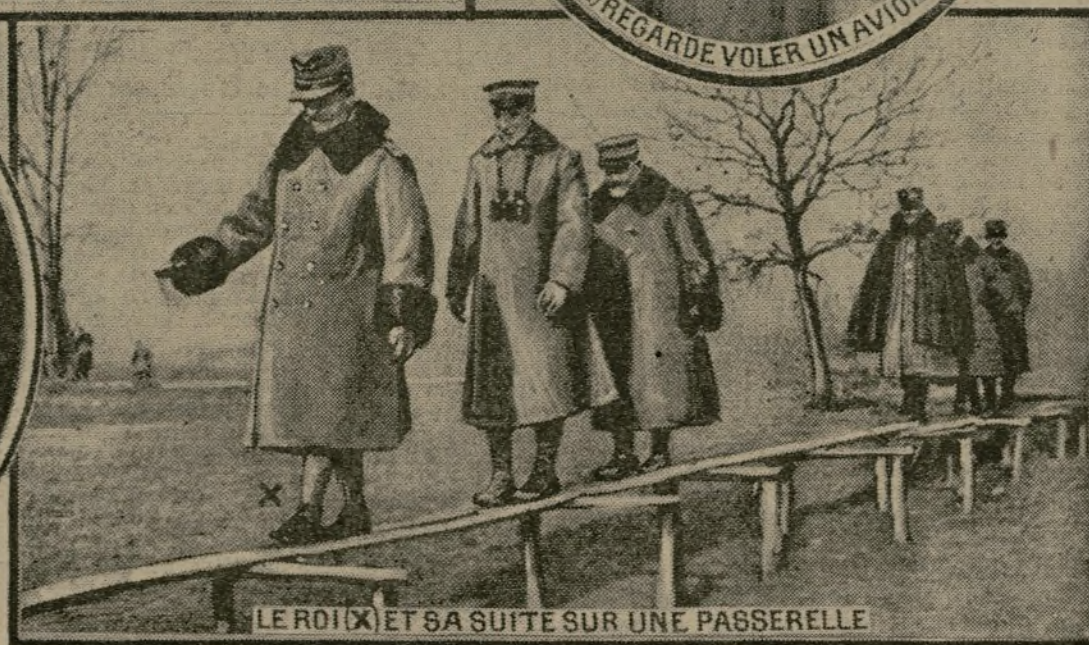
CONVOI D'RAVITAILLEMENT PRES DU FRONT



LE ROI (X) REGARDE VOLER UN AVION ENNEMI



LE TONNEAU "ABRI"



LE ROI (X) ET SA SUITE SUR UNE PASSERELLE

Pendant que sur le front français et sur le front russe les succès des Alliés s'affirment chaque jour un peu plus, nos amis d'Italie poursuivent, sur les points où ils collaborent au grand œuvre, une série d'opérations qui se traduisent par autant de succès à leur actif.

Touchante réception de blessés anglais à Buckingham-Palace



L'ARRIVÉE EN AUTOBUS

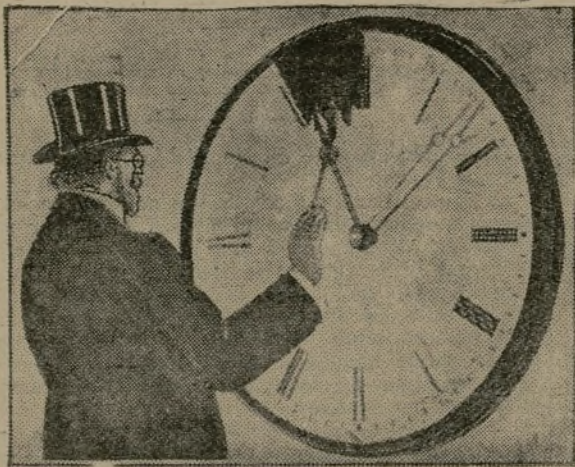


LE LUNCH

Un certain nombre de blessés de l'armée britannique, actuellement convalescents dans les hôpitaux londoniens, viennent d'être invités par le roi et la reine à venir passer quelques heures dans le palais de Buckingham. Les souverains ont prodigué leurs amabilités à ces braves, et rien ne fut plus émouvant que l'entretien de George V avec quelques-uns d'entre eux.

Brochure envoyée franco.
PIGIER rue de Rivoli 53. Paris.

Consciencieuse enquête sur un projet paradoxal



La proposition de loi que nous avons exposée hier et qui a pour objet d'avancer l'heure légale pendant la durée de la guerre a apporté aux Parisiens un nouveau sujet de conversation.

On sait que le projet mis à l'étude a pour but de permettre aux services publics, aux administrations et aux simples particuliers, une sensible économie d'éclairage.

Il est certain, nous déclare un gros industriel, qu'au prix d'un léger subterfuge — un subreptice coup de pouce officiel à toutes les aiguilles — il nous serait facile de faire servir à la production directe et réelle une partie du charbon, du pétrole, de l'essence et de l'électricité qui doit être utilisée pour la production de l'éclairage. Le facteur force serait donc accru dans la proportion où l'on abrégerait la mise à contribution du facteur lumière.

C'est le côté le plus sérieux de la question. Mais le projet peut-il être pratiquement réalisé?

N'en doutez pas, disent en substance les parlementaires qui le défendent. Cette mesure est déjà appliquée en Australie sous le nom de « Day light saving bill ».

Ah! non, nous déclare une personnalité qui professe le goût le plus vif pour toutes les choses positives.

Que les maîtres de l'heure veuillent bien nous faire grâce de ce nouveau problème!

On a déjà parlé, pour des raisons de bien-être, d'hygiène et d'économie, de cet artifice enfantin, très peu de temps avant la guerre. Sait-on d'ailleurs d'où vient l'idée? Sans doute, elle eut de nombreux partisans en Angleterre, mais c'est un membre de la Chambre des Seigneurs de Prusse qui fit à ce sujet la première proposition officielle, et celle-ci fut soumise au Congrès international des Chambres de Commerce. C'est von Bottinger, rapporteur de la question, qui proposa la solution la moins susceptible de causer de nombreuses perturbations et, malgré les conclusions du Deutscher Handelstag, on ne donna pas suite à ce projet.

C'est trop souvent que la modification plus ou moins sensationnelle des heures revient sur le tapis.

Nous avons eu la division du cadran de 1 à 24, avec la surcharge des chiffres, l'heure décimale, qui n'est pas encore entrée dans nos mœurs, puis l'internationalisation de l'heure, la question des fuseaux horaires qui nous a fait adopter l'heure du méridien de Greenwich en retardant, le 11 mars 1911, toutes les horloges de 9 m. 21 s. Nous avions, pour accepter ce changement principal, des raisons valables, scientifiques, étudiées de la façon la plus précise par un congrès de savants, et la réforme n'aurait pu être tentée en dehors d'eux. Cette fois, nous sommes sur le terrain de la fantaisie pure ou, si vous le voulez, de l'arbitraire. Si l'on veut économiser une heure de lumière artificielle, quoi de plus simple que de le faire en toute liberté, comme en toute conscience, sans tricher! Est-il besoin d'une loi quelconque qui consacre la fantaisie d'un coup de pouce aux aiguilles, pour qu'on se décide, en faveur de la production nationale, à se lever une heure plus tôt, à commencer le travail à sept heures, par exemple, au lieu de huit pour le finir à cinq heures, au lieu de six? Je vois dans cette proposition une petite idée de truquage qui pouvait en temps de paix modifier nos habitudes sans leur faire violence, mais qui me paraît incompatible avec l'état d'esprit et la volonté d'agir que nous devons avoir en temps de guerre.

M. P.-B. Gheusi, directeur de l'Opéra-Comique, envisage la mesure proposée en Parisien averti:

C'est une idée délicieusement provinciale, nous dit-il. Elle est impraticable en ce qui nous concerne. Il n'est pas d'exemple, en effet, qu'on ait transformé les mœurs et les habitudes de Paris par une réglementation. La vie parisienne

se règle sur le soleil beaucoup plus que sur les horloges. Elle est au théâtre essentiellement nocturne, et si le préfet aboutit à nous faire fermer une heure plus tôt il n'y aura plus de spectacles possibles. On commencera bien une heure avant, mais devant le désert. L'heure du lever du rideau est de plus en plus tardive. En moins de quarante ans, elle a retardé de quatre heures. On arrive au spectacle à neuf heures. Boulevard du Crime, on y arrivait à cinq heures, cinq heures et demie. Le plaisir et la distraction se classent de plus en plus dans les heures nuit, sans doute parce qu'on veut consacrer davantage à l'activité diurne. Les journées mieux remplies ont déplacé les premières heures de la soirée.

A la direction d'une Compagnie de chemins de fer, on trouve le projet un peu « frais » pour qu'on en puisse envisager déjà les conséquences. Son adoption entraînerait-elle la modification des horaires? Rien que ceci suffirait à le faire rejeter.

Dans le monde des astronomes de l'Observatoire, dans la marine, il est bien entendu que l'on vivra en marge de cette convention. Mais il apparaît ici plus nettement que cette « mesure puerile » aboutira à la création de deux heures: l'une apparente, l'autre réelle, alors que déjà celle-ci doit être rectifiée dès qu'on entre dans le domaine des choses qui doivent être mathématiquement exactes.

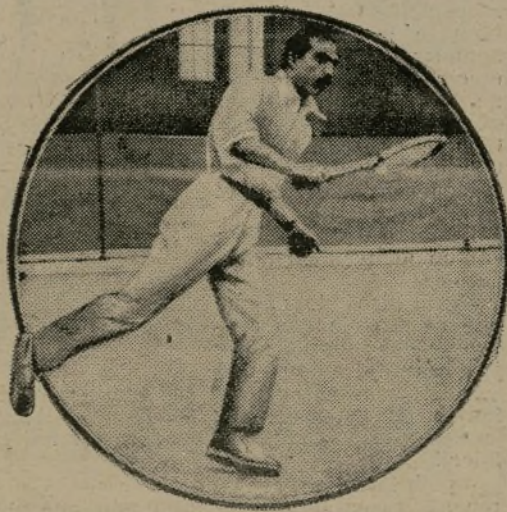
La vie sociale peut évoluer sur une erreur volontaire et matérielle de soixante minutes, nous dit-on pour conclure, mais il est bien difficile, même lorsqu'on est animé des meilleures intentions, de donner à cette erreur une valeur de vérité. Tous les esprits pour qui le vrai, seul, est aimable refuseront de céder à la suggestion collective. Bien peu consentiront donc à dire: « Il est midi! » lorsqu'il sera onze heures au zénith comme au fond de leur estomac.

Nous n'avons présenté rapidement que les opinions les plus sérieuses. Celles des humoristes sont si abondantes qu'elles dépasseraient le cadre de notre sujet. Nous n'en voulons retenir qu'une, qui est frappée au coin de cet esprit léger de France que rien ne peut désespérer:

Excellent projet, somme toute! C'est encore un moyen d'avancer l'heure de la victoire!

LE PRINCE BAHRAM DE PERSE

Le prince Bahram de Perse, dont nous avons annoncé hier la disparition, à bord du *Sussex*, était très répandu dans la société parisienne et



dans le monde des sports. Il comptait notamment parmi les meilleures raquettes. (Photo prise au tennis de Puteaux au cours d'un championnat disputé par le prince.)

Les Sports

CYCLISME

Le Petit Brevet de l'U.V.F. — Dimanche prochain, première épreuve officielle de 50 kilomètres pour l'obtention du Brevet militaire de l'U.V.F. Parcours Champigny-Coubert. Engagements jusqu'à demain vendredi, 5 heures, 24, boulevard des Italiens.

Le Grand Prix d'Ouverture. — Pour la première année, dimanche, la Société des Courses fera courir le Grand Prix d'Ouverture. Départ de Versailles (grille de l'Orangerie), à 2 heures. Distance: 50 kil. Course ouverte à tout cycliste. Dernier jour d'engagement, aujourd'hui jeudi. S'adresser 37, rue Saint-Georges.

FOOTBALL ASSOCIATION

Entente Suisse contre Sélection Parisienne. — Voici la composition des équipes qui se rencontreront aujourd'hui, à 4 heures, au C.A.S.G., à Auteuil:

Entente Suisse. — But: Daniel (U.S.); arr.: Herzog (U.S.), Loos (U.S.); demis: Walter (U.S.), Niggi (U.S.), Kratzer (F.E.C.L.); av.: Grunig (U.S.), Matthey (S.F.), Schaedli (U.S.), Ducimetière (L.S.M.), Otterdinget (L.S.M.).

Sélection Parisienne. — But: Steinfinkel (C.A.S.G.); arr.: Gresteau (C.A.S.G.), Jules X... (L.S.M.); demis: Dhamault (C.A.S.G.), Gérard (L.S.M.), Chassagneux (C.A.S.G.); av.: Tentsaux (L.S.M.), de Conceicao (S.F.), Angibaut (S.F.), Merwiss (R.S.), Triboulet (R.S.).

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

S. M. la reine des Belges vient d'adresser à la comtesse Greffulhe présidente de « l'Union pour la Belgique et les pays alliés et amis », un télégramme pour la remercier du don généreux de trente mille francs, produit de la représentation organisée par l'Union pour la Belgique à l'Opéra au bénéfice de la Croix-Rouge de Belgique.

INFORMATIONS

Le président de la République a fait répartir hier entre les comités centraux de réfugiés, les fonds qu'il a reçus de la Nouvelle-Galles du Sud, constituant le quatrième envoi fait par les généreux habitants de la grande colonie australienne.

MARIAGES

En l'église Saint-Honoré d'Eylau, vient d'être béni, dans l'intimité, le mariage de M. Pierre Muron avec Mlle Alice Rosambaume.

NAISSANCES

La comtesse de Jessé Charleval, femme du maréchal des logis au 18^e dragons, a donné le jour à une fille: Jacqueline.

Mme Pierre Nothomb vient de mettre au monde, à Sainte-Adresse, une fille qui a reçu le prénom de Marisabelle.

DEUILS

Nous apprenons la mort:

Du jeune général de brigade Largeau, blessé grièvement devant Verdun, mort des suites de ses blessures.



GÉNÉRAL, LARGEAU

Né en 1867, sa mort est une grande perte pour notre vaillante armée d'Afrique, dont il était l'un des chefs les plus aimés et les plus méritants;

De M. Léonce Lévrier, conseiller honoraire à la Cour d'appel de Paris, lettré délicat autant que magistrat distingué;

Du lieutenant-colonel Hasenwinkel, commandant le 1^{er} régiment d'infanterie, officier de la Légion d'honneur, décoré de la Croix de guerre avec palme, tombé le 15 mars devant Verdun;

Du célèbre explorateur et géographe anglais sir Clements Robert Markham, depuis de longues années président de la Société de géographie de Londres, décédé dans cette ville, âgé de quatre-vingt-six ans;

Du médecin principal Vilmain, médecin-chef de l'hôpital militaire de Nancy, officier de la Légion d'honneur, décoré de la Croix de guerre, et celle de son fils Henri, sergent de grenadiers au 69^e bataillon de chasseurs à pied, cité deux fois à l'ordre du jour;

De M. Léonce Lévrier, conseiller honoraire à la Cour d'appel de Paris, lettré délicat autant que magistrat distingué;

De M. O. Liguier, professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de Caen, décédé à soixante et un ans;

De M. Ferdinand Farjon, ancien député du Pas-de-Calais, conseiller général, président de la Chambre de commerce de Boulogne-sur-Mer, officier de la Légion d'honneur, décédé le 25, âgé de soixante-quatorze ans;

De M. Robert Cambefort, aspirant, au 60^e régiment d'artillerie, qui, grièvement blessé, le 6 mars, à son poste de combat, sous Verdun, est mort le surlendemain. Fils de M. Oscar Cambefort, banquier, à Lyon;

De M. Maurice Lefrançois, officier d'ordonnance du général Florentin, grand chancelier de la Légion d'honneur.

LE MOYEN D'ÊTRE JOLIE SANS SE MAQUILLER

Comment vous pouvez obtenir une jolie peau délicieusement claire et fraîche et délicatement colorée sans employer de crèmes ou de rouge.

De nombreuses femmes seront certainement très agréablement surprises d'apprendre qu'il leur est maintenant possible de rendre leur peau et leur teint plus jolis encore, sans employer de poudres, de parfums, de crèmes, etc. Ce moyen est si simple cependant qu'il est étonnant de constater qu'il n'y ait pas un plus grand nombre de femmes qui le connaissent et qui ne sachent combien sont agréables les résultats obtenus. Demandez tout simplement à votre pharmacien de mélanger pour vous: 60 grammes d'eau de rose, 60 grammes de fleurs d'ozoin et 3 gr. 1/2 de teinture de benjoin. Avant de vous servir de cette préparation, secouez-la bien et appliquez-la au moyen d'une éponge, matin et soir; laissez sécher, puis passez légèrement sur la peau un morceau d'étoffe douce ou de peau de chamois. Toutes les taches ou les imperfections de la peau, du cou et du visage disparaîtront rapidement et vous obtiendrez une jolie peau, douce, claire et délicatement colorée. Quelques pharmaciens, pour ne pas avoir à préparer une lotion pour chaque cliente différente, la vendent toute prête à être employée, sous le nom de « Fleurs d'Ozoin Composé ». Il est entendu, en outre, que le montant intégral du prix payé pour la lotion toute préparée sera remboursé à toute personne qui ne sera pas entièrement satisfaite.



Les pages de Madame

CAUSERIE FÉMININE



Les enfants et la guerre

J'arrive chez la sœur de Florence au milieu d'une petite scène de famille.

Jean, un gosse de treize ans, le neveu de Florence, s'insurge parce que sa mère veut qu'il mette son pardessus.

— Il fait froid! Tu n'es pas couvert! Tu dois rentrer tard et tu t'enrhumeras!

— Est-ce que mon frère Paul s'enrhume, lui, dans les tranchées?...

— Ça n'est pas pareil!

— Si, c'est pareil! Paul n'a même pas attrapé un rhume de cerveau, et, ici, avec ses cache-nez, il a toujours mal à la gorge!

— Ton frère est entraîné!

— Justement, je veux m'entraîner comme lui, je veux braver le froid, la pluie, tout le déluge s'il le faut!...

Et comme le petit diable s'échappe:

— Ce sera un bon soldat, dit Florence en riant.

— Hélas! soupire la mère. Ils sont tous comme cela! Ils n'ont qu'un mot à la bouche: Il faut nous aguerrir!... Moi, je trouve ce mot-là atroce! Mais Florence était dans ses jours d'exaltation...

— Que veux-tu, dit-elle à sa sœur, ces enfants n'entendent parler que de guerre, que de soldats qui se battent et qui sont exposés à toutes les intempéries! Ils veulent leur ressembler. C'est tout naturel. Jean a son frère en Champagne, son oncle dans les Flandres. Les pères, les frères de tous ses amis sont au front. Il est transporté par ces magnifiques exemples, etc., tu vas lui parler de pardessus!... Reste à savoir, du reste, si les enfants trop couverts ne s'enrhument pas plus que ceux qui sont habitués au froid.

— Tu ne m'empêcheras pas de trembler, Florence, Jean est délicat.

— Jean est superbe et très solide, c'est toi qui es une mère arriérée. Il faut que les mamans en prenant leur parti. Après la guerre, leurs fils leur échapperont bien plus vite!

— Cela en sera-t-il mieux?

— Oui, car le grand secret pour former de vrais hommes est de leur donner la conscience de leur responsabilité. Et on ne l'acquiert qu'en se trouvant seul en face de soi-même; ainsi, si j'avais un enfant, je Phabituerais à voyager de très bonne heure.

— Seul?

— Tout seul! Je l'envverrais à l'étranger, son esprit s'enrichirait de mille observations neuves; il apprendrait des langues qui doubleraient ses capacités; il saurait se débrouiller, établir un itinéraire de chemin de fer, organiser son petit budget sans le secours de personne, et, seul juge de ses actes, il deviendrait un petit monsieur pénétré de sa dignité.

La mère de Jean prononça:

— Tout cela ne vaut pas un petit garçon bien doux et bien tendre!

— Pour toi, reprit Florence... Tu es égoïste comme bien des mères; tu aimes ton fils pour toi

au lieu de l'aimer pour lui... Mais, ce qui était encore permis avant cette guerre, ne le sera plus après. Les enfants sont déjà impatients d'action et d'initiative. Ils veulent tous faire quelque chose et quelque chose d'utile. Ils ont le sentiment que

dans la vie il faut avancer. Oh! la bureaucratie, ma chère, manquera de bras!

— En revanche, je prévois que les jeunes gens trouveront moins d'attraits aux grandes capitales. Après deux années passées en pleine nature et dans leur magnifique effort en plein air, j'ai idée qu'ils étoufferaient dans les villes.

— Ce sera déjà ça de gagné. Beaucoup se destineront à l'agriculture, et le pays en profitera tout autant que leur santé! Pousse ton fils de ce côté-là!...

La mère répondit:

— Je voulais, après ses examens, faire entrer Jean au ministère des Attentes publiques!

— Ajoute donc, dit Florence en éclatant de rire, ajoute donc: « Au moins, il aura une retraite! »... Le malheur, ma pauvre sœur! c'est que Jean ne voudra pas et qu'il aura raison. La guerre leur aura donné à tous le goût du risque, l'envie très noble de courir sa chance dans la vie et de se choisir un but difficile, mais passionnant.

— Au lieu de les arrêter, il faut les encourager, au contraire.

— Je ne pourrai jamais... J'ai trop peur de l'inconnu... des pièges de la vie; et si, vraiment, la guerre doit avoir donné à nos fils le besoin de tout risquer et de tenter des aventures, eh bien! je regretterai de n'avoir pas eu de filles au lieu de mes deux garçons. Déjà Paul, là-bas, me cause assez d'angoisses! Oui, des filles qui restent près de moi!...

Je crus devoir intervenir, et je dis à la sœur de Florence:

— Mais les filles, chère amie, ce sera tout pareil!... La période d'action intense, d'exaltation, de

générosité, de solidarité, d'altruisme que nous traversons aura modifié l'idéal des filles comme celui des garçons. Elles aussi veulent agir, penser par elles-mêmes, se faire un esprit libre, armer leur volonté. Elles sentent confusément qu'elles trouveront moins facilement à se marier, puisque tant de jeunes hommes seront tombés, et elles deviendront qu'elles ne devront plus compter que sur elles-mêmes.

Comme ce sera mieux! Comme les jeunes filles y gagneront en sérieux et en dignité!

La mère du petit Jean eut un mouvement d'impatience:

— Eh bien! alors... que que ne suis-je née cinquante ans plus tôt! Car j'ai beau faire tous mes efforts, je ne conçois pas ces familles où les enfants n'ont qu'un désir: s'éloigner de leur foyer le plus vite possible, abandonner leur nid et l'oublier!

— Ah! quelle erreur! quelle erreur! s'écria Florence! Les enfants ne les aimeront que plus leur nid et leur famille!... ils n'y reviendront qu'avec plus de joie... Va donc demander à Paul s'il n'aspire pas à revenir ici avec plus d'ardeur qu'avant de partir pour la guerre!

Les yeux de la maman se remplirent de larmes:

— C'est vrai que le pauvre chéri m'écrit cela tous les jours et que ses lettres sont d'une tendresse qui me bouleverse de bonheur.

— Allons donc!... Tu vois bien qu'une éducation libre et mâle n'abîme rien dans le cœur des enfants... Au contraire!

Michèle de Nicet.

Mme de Nicet répondra à toutes ses lectrices sur les questions féminines qui peuvent les intéresser. Joindre un timbre pour les réponses directes.

QUELQUES CONSEILS

Hygiène, Santé, Beauté

Pour raffermir les chairs molles:

Eau d'alun, 15 grammes.
Eau de camomille très forte, 30 grammes.
Eau-de-vie, 60 grammes.
Faire des frictions légères.

Correspondance

Petite Princesse, à Rouen. — Oui, le régime lacté est très bon quand il est bien supporté. L'eau de rose est, en effet, très bonne pour vous. Vous pourrez y ajouter un peu de glycérine.

Lisette. — Votre teint deviendra éclatant et jeune avec la poudre et la crème de Mme Rambaud, 9, rue Saint-Florentin.

(Voir la suite à la page 14.)

JOURS DE GUERRE

C'est ridicule!...

De désillusion en désillusion, le jour de l'examen a fini par arriver.

La veille, Madame a repassé les notions vagues que durant une semaine on lui donna. Elle y a même ajouté des détails puisés aux bonnes sources et qui la feront briller devant le jury. Du reste, la médecine lui plaît moins que la chirurgie pour laquelle elle se sent des dispositions certaines. Elle a même une réponse toute prête pour l'épreuve de pansements et de bandages. Lorsqu'elle aura enveloppé selon les règles un doigt, un bras ou une jambe, elle dira avec un sourire:

— Voici le pansement classique, le Spica, mais l'emploi aujourd'hui constant des bandes de tarlatane humide le simplifie, et permet à n'importe qui, sans instruction préalable, de faire cet enveloppement.

Il est bon de montrer qu'on en sait plus qu'on n'en exige... et ce qu'on exige, elle s'en rend compte maintenant, est d'une telle banalité!

Par acquit de conscience, elle tient à répéter un croisé de l'épaule un peu compliqué. Elle sonne; Joséphine, la cuisinière, paraît.

— Joséphine, qu'est-ce que vous faites en ce moment?

— Je fais mes cuivres.

— Bon; ce n'est pas pressé; attendez une seconde. Asseyez-vous. Allongez le bras.

Elle retire de son sac à main une bande de toile et la roule. Joséphine se laisse faire, indifférente. L'épingle mise, Madame prend du champ pour juger son œuvre. Le pansement bâille de place en place; elle le rectifie du bout du doigt et explique que s'il y avait de l'ouate en dessous, cela irait beaucoup mieux. Elle prend une autre bande et couvre un doigt, puis l'avant-bras. Ainsi enveloppée, Joséphine a l'air d'une momie sous ses bandelettes. Elle la délivre enfin et songe avec pitié: « Je n'avais pas besoin de cours pour savoir ces choses-là! »

Le lendemain, en écoutant les questions que l'on pose, elle sourit imperceptiblement, s'impacientant lorsque la candidate hésite, lui soufflant quand elle ne répond pas. Son tour arrive enfin. Elle est si sûre d'elle qu'elle n'a même pas un petit battement de cœur. Enfin, voici l'épreuve de chirurgie. Il s'agit de faire un pansement de tête sans couvrir les yeux. Elle se lève, hésite et fait répéter la question: « Sans couvrir les yeux?... » — « Oui, madame. »

Elle commence, se trompe, et recommence encore; quand son pansement tient, il couvre les yeux; quand elle dégage les yeux, son pansement ne tient pas. Elle s'énervait, explique qu'avec de la tarlatane humide... Mais elle n'a qu'une bande de toile. L'examinateur abrège son supplice et la poignarde, croyant la rassurer:

— Ce n'est pas trop mal tout de même. Je vous remercie, madame.

Et, tandis qu'elle sort — regue — elle hausse les



épaules et dit à une amie qu'elle avait amenée pour assister à son triomphe:

— C'est ridicule! A-t-on idée de demander à un examen de la Croix-Rouge des choses pareilles! Nous sommes des infirmières... Nous ne sommes pas des chirurgiens!...

Maurice Level.

Les pages de Madame

Ecroquis de la Semaine

PREMIERS BEAUX JOURS

Ne demandez pas pourquoi nous ne portons presque plus le tailleur classique : c'est la mode, voilà tout. Non seulement les formes n'ont rien de la sécheresse correcte que nous étions habituées à rechercher; mais les tissus eux-mêmes sont plus souvent du taffetas, de l'alpaga, de la popeline, que de la serge ou de la gabardine.

Les trois costumes croqués au bas de la page sont tous trois d'un genre assez habillé. Le premier est en poulx de soie « perle grise », avec jaquette à basque faisant de gros godets sur les côtés. La veste est garnie de boutons anciens en argent; elle s'ouvre sur une



blouse de tulle plissé très mousseuse. Le second modèle est en gabardine de soie « réséda »; la jaquette, très courte, s'ouvre sur un gilet fleuri fait d'un large ruban brodé. Ces rubans brodés, brochés ou lamés, sont une ressource agréable et font de très beaux gilets pas coûteux qui permettent de varier facilement l'aspect d'une robe. Le troisième costume est en alpaga gros bleu, garni de galons quadrillés qui tranchent très heureusement sur l'aspect un peu sec de l'alpaga. Ces trois modèles printaniers donnent une idée très nette de ce que sont nos tailleurs actuels avec leurs vestes courtes très enlevées, faisant la taille haute, chose à peu près indispensable (à moins qu'on ne soit très grande) avec les jupes courtes.

Au haut de la page, la robe croquée est en taffetas uni vert sapin, avec jupe en taffetas pékiné gris et vert. La jaquette, très ouverte, laisse apercevoir une blouse de dentelle vieillie, vraie ou fausse, car personne n'a plus le scrupule de porter ces imitations si fines, si jolies, mais aussi si chères!...

Les chapeaux les plus en vogue sont de style Louis XVI ou du genre Second-Empire. Les premiers dégagent bien la nuque, ils sont tout indiqués pour celles qui ont une coiffure haute. Les autres, qu'ils soient capeline ou amazone, ombragent le visage et se complètent très heureusement d'un de ces voiles tombants en dentelle ou en tulle bordé de ruban, qu'on jette avec art sur un chapeau très peu garni.

Le sac fait partie de la toilette, il est au nombre de ces mille riens qui ajoutent un cachet d'élégance personnelle à la plus simple robe. On en fait en tissu avec ou sans fermoir, en ruban froncé, en soie brodée, en taffetas pékiné, en perles, en broderie, qui s'assortissent à toutes les robes. L'en-cas, qui va bientôt remplacer le parapluie, doit être aussi du même ton que la robe; les formes bizarres : pagode, dôme ou japonaise ne se voient plus guère; on s'en tient à la forme classique en faille avec bordure de ruban, ou avec la large lisière du tissu faisant toute la garniture!...

Jeanne Farmant.

THÉÂTRES

La première de ce soir — Le théâtre Michel donne, ce soir, la première représentation de l'Avion 253, sketch de M. Michel Carré, avec Otero et Fleury, et de Une Petite femme forte, comédie gaie de MM. Auguste Germain et R. Trébor, avec Diéterle et Madeleine Farna. On commencera par le Petit intérieur, à 8 h. 1/2 très précises.

Aux Capucines — Les représentations du nouveau spectacle des Capucines se poursuivent toujours aussi brillantes, tant est grand le succès de Paris aux Quinquets, la délicieuse revue de M. Michel Carré, et du Successeur, l'amusante comédie de M. Robert Dieudonné, que mettent si bien en valeur les excellents interprètes, Mmes Alice Bonheur, Mérindol, Derris, Carel, Jardy, Dally, Calvet et Yane Exiane, MM. Berthez, Crouillet, A. Lamy, Derblay, Bellon, etc., très chaleureusement applaudis chaque soir.

Aujourd'hui, matinée à 2 h. 1/2.

Olympia. — Aujourd'hui, deux grandes représentations à 14 h. 30 et à 20 h. 30 : 20 numéros sensationnels, les meilleures attractions. Fauteuils, 1, 2 et 3 francs.

Demain, débuts de Georges Marek et ses terribles lions dans Dévorées ?

Aux Concerts-Rouge. — A 15 heures, matinée au profit de la cantine de la Société artistique du 16^e arrondissement. Mmes de Silvera, Jemain-Caldier, Claude Ritter, M. P. Loyonnet et l'orchestre des Concerts-Rouge.

A 20 h. 30, Symphonie (Franck), concours de M. Bellet, de l'Opéra-Comique.

JEUDI 30 MARS

La matinée

Opéra. — A 2 h. 30, les Amants de Rimini, le Roi Arthus, suite de danses.

Comédie-Française. — A 1 h. 30, la Fille de Rolland.

Opéra-Comique. — A 1 h. 30, Pailasse, Lakmé.

Odéon. — A 1 h. 1/2, Cinna, le Légataire universel.

Trianon-Lyrique. — A 2 h. 15, Mam'zelle Nitouche.

Même spectacle que le soir : Ambigu, 2 h. 15 ; Antoine, 2 h. 30 ; Apollo, 2 heures ; Capucines, 2 h. 15 ; Châtelet, 2 heures ; Cluny, 2 h. 15 ; Déjazet, 2 h. 30 ; Gaité-Lyrique, 2 h. 30 ; Grand-Guignol, 3 heures ; Gymnase, 2 h. 45 ; Th. Michel, 2 h. 30 ; Porte-Saint-Martin, 2 h. ; Palais-Royal, 2 h. 30 ; Renaissance, 2 h. 30 ; Sarah-Bernhardt, 2 h. ; Variétés, 2 heures.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Gaumont-Palace. — A 2 h. 20. (Voir programme soirée.)

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — (Voir programme soirée.)

Omnia-Pathé (à côté des Variétés). — (Voir programme soirée.)

Tivoli-Cinéma. — A 2 h. 30. (Voir programme soirée.)

Folies-Dramatiques-Cinéma. — (Voir programme soirée.)

La soirée

Comédie-Française. — A 8 h., les Brebis de Panurge, la Mégère apprivoisée.

Opéra-Comique. — Relâche.

Odéon. — A 7 h. 45, Colombine ou une Conspiration sous Louis XVIII, les Grandes Demoiselles.

Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, Nono (Sacha Guitry, Charlotte Lysès).

Ambigu. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi et dimanche, Ma tante d'Honfleur.

Apollo. — A 8 h. 15, Madame Boniface.

Athénée. — A 8 h. 30, mardi, jeudi, samedi, dimanche (dim. mat.), le Coq en pâte.

Bouffes-Parisiens. — Relâche.

Capucines (tél. 156-40). — A 8 h. 30, Paris aux quinquets, revue ; le Successeur, devant le rideau.

Châtelet. — Mercr., jeudi, sam., dim. (jeudi et dim. mat.), à 7 h. 50, les Exploits d'une petite Française.

Cluny. — A 8 h. 45, le Fils surnaturel.

Déjazet. — A 8 heures, les Fiancés de Rosalie.

Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30, Trois femmes pour un mari.

Grand-Guignol. — A 8 h. 45, Nuit blanche, Une rage d'amour, le Masque, la Lanterne (matinées mercr. et dim.).

Gymnase. — Relâche.

Théâtre Michel. — A 8 h. 1/2, le Petit intérieur, l'Avion 253, Une Petite femme forte.

Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, la Femme nue.

Théâtre Réjane. — A 8 h. 30, Alsace (Mme Réjane).

Palais-Royal. — A 8 h. 30, le Pollu ; Hortense a dit : J'm'en f... !

Renaissance. — A 8 h. 30, Une nuit de noces.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, la Tour de Nesle.

Trianon-Lyrique. — A 8 h. 30, les Mousquetaires au couvent.

Variétés. — A 8 h. 30, le Dindon.

Vaudeville. — A 8 h. 30, Maciste et l'Expédition du capitaine Williamson.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tél. 44-78). — 2 h. 30 et 8 h. 30 : spectacle de music-hall. Nouvelles vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 2 h. 30 et 8 h. 30, les Vampires : les yeux qui fascinent ; Kara-Bouroun. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Pathé — Pailasse (exclusivité) ; les Mystères : les Deux Elaine ; Rigadin.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — Pailasse ; les Mystères (7^e épisode) ; les Deux Elaine ; Rigadin, méfie-toi des femmes. (T. Nord 26-44).

CORRESPONDANCE

(Suite de la page 12)

Louise Valin. — Vous ne pouvez pas faire disparaître vos taches de rousseur trop rapidement sans vous irriter la peau. Vous en viendrez à bout avec une lotion appropriée. Préservez-vous du soleil.

Mme Janette. — Employez cette émulsion astringente, très bonne, contre votre pâleur et cette flaccidité : teinture de benjoin, 10 grammes ; eau de rose, 500 grammes. Mélanger et filtrer sur un tampon de gaze ; employez en lotions pures.

Marcelle A... Brest. — L'alcool tonifie la peau et la dégraisse, mais la dessèche à la longue, la fait peler et la prédispose aux rides ; employez alors des corps gras comme correctifs.

Rose de Niel. — Oh ! surtout, n'allez pas vous teindre ! Très grave, les teintures. Ecrivez-moi avec votre adresse et un timbre, vous renseignerai directement. Oui, vous pouvez, après votre lavage, employer l'eau de camomille avec de l'eau oxygénée, qui donne une jolie teinte.

Une lectrice assidue d'« Excelsior ». — Impossible de vous répondre ici pour le produit dont vous me parlez. Envoyez-moi votre adresse, vous conseillerai directement. Mais cessez l'alcool pour le visage, qui vous abîmera la peau. Dites-moi si vous avez la peau grasse ou sèche. Etes-vous brune ou blonde ? Ne vous désolerez pas.

M. de N.

La Bourse de Paris

DU 29 MARS 1916

Le marché, un peu plus actif que les jours précédents, a été irrégulier, mais plutôt soutenu dans l'ensemble. Parmi les valeurs plus particulièrement favorisées, notons : l'Extérieure Espagnole, qui passe de 94 à 94 50 ; les Sociétés de crédit, le Lyonnais en tête, qui reprend de 1.040 à 1.050, et nos grands chemins, le Nord en avance à 1.200, l'Est à 805. De son côté, le Suez s'améliore à 4.060. Par ailleurs, nous retrouvons notre 3 0/0 perpétuel à 63 25, le 5 0/0

à 88 25. Fonds russes alourdis. Du côté des lignes espagnoles, le Nord-Espagne se raffermi à 425 50, le Saragosse à 418, les Andalous à 354. Cuprifères plus calmes et quelque peu réalisées. Le Rio, notamment, fléchit de 1.770 à 1.755. En Banque, rien de particulièrement intéressant à signaler.

COURS DES CHANGES

Londres, 28 47 ; Suisse, 114 1/2 ; Amsterdam, 254 ; Pétersbourg, 188 ; New-York, 597 ; Italie, 89 1/2 ; Barcelone, 580.

Adj. Etude de M^r Thion de la Chaume, not., 18 avril, 2 h. **FONDS** de Fourrures confectionnées et Tailleur préc. Mise à prix (pouvant être baissée) : 5.000 fr. S'adresser à M. Alexandre Gaut, administrateur de Sociétés, 16, rue de l'Arcade, et audit notaire.

VIN FINE de cru, les 216 lit. F^{me} vol. Gars (Ech. Gratin) **188**
VIEUX de 1860 la B^{me}. Mousseux 1^{er} 40
FROMONT, Villefranche-BEAUJOLAIS (Rhône).

LE
CHRONOGAPHE JUST
employé dans tous les
Services techniques
de l'ARMÉE FRANÇAISE
Garanti 10 ANS (Réparations gratuites)
Acier : 70^{fr.} — Argent : 80^{fr.}

MONTRE-BRACELET
à ancre, Cadran lumineux
Nickel 38^{fr.} — Argent 45^{fr.}

PODOMÈTRE
1000 Km 30^{fr.} — 100 Km 20^{fr.}

JUMELLES Militaires
à partir de 25^{fr.}

BOUSSOLES directrices
lumineuses,
de Campagne... 6^{fr.} 95

Prix de guerre exceptionnels, franco
de port dans la zone des Armées.

J. AURICOSTE & Co, Horloger de la Marine
de l'Etat et du Service géographique de l'Armée
10, RUE LA BOÉTIE, PARIS
Envoi gratuit sur demande de Notices descriptives.

BELLE JARDINIÈRE

2, Rue du Pont-Neuf, PARIS, et 1, Place de Cligny

VÊTEMENTS

ENFANTS, JEUNES GENS, FILLETTES

ÉLÉGANCE, ÉCONOMIE, SOLIDITÉ

Envoi franco du Catalogue et d'Echantillons sur demande.

SUCCURSALES : LYON, MARSEILLE, BORDEAUX, NANTES, NANCY, ANGERS

FEUILLETON D'« EXCELSIOR » DU 30 MARS 1916

Un Cœur blessé

ROMAN

par Edouard PONTIÉ

CHAPITRE VI

Le hauptmann Fink

Et cependant que la brute hurlait de douleur, elle se réfugia derrière le bureau, sur la défensive, en saisissant comme arme un immense cou-teau à papier.

Mais aux cris de leur chef deux soldats de garde étaient entrés, et mettaient en joue la rebelle.

— Au cachot, au cachot ! hurla le hauptmann, elle a voulu m'assassiner !

Et comme les deux hommes ne comprenaient point, il réitéra l'ordre en allemand.

Lison se laissa docilement conduire. Elle préférait la prison aux galanteries du capitaine Fink.

Elle devait demeurer dix jours enfermée, sans que personne lui parlât, dans une cave sans air, et sans lumière, où on l'avait verrouillée.

Une fois par jour seulement un geôlier lui apportait une maigre pitance.

Au bout de ce temps, la croyant vaincue, le

hauptmann Fink la fit comparaître devant lui.

Tout d'abord, en le voyant, Lison eut une folle envie de rire.

Ce guerrier présomptueux avait été contraint de faire couper en brosse sa moustache ravagée.

Mais lui n'avait plus envie de faire l'aimable.

Il dit à Lison rudement :

— Mademoiselle, je pense que vous avez eu maintenant tout le temps de réfléchir !

— Vous allez revenir avec les autres prisonnières. Mais ce soir, à 10 heures, je vous enverrai chercher.

« Il vaut mieux pour vous, je pense, boire du champagne avec un bon officier allemand que de faire la mauvaise tête. »

« Et sachez aussi que je suis le seul maître ici. »

Comme Lison, après avoir écouté ces mots sans répondre, se dirigeait vers la porte, elle entendit encore le hauptmann Fink qui ajoutait :

— Du reste, ce soir, vous êtes libre de vous faire belle, et si vous désirez quelque chose pour votre toilette, vous pouvez l'envoyer chercher à Karlsruhe.

A peine hors de la présence du vieux capitaine la jeune fille n'eut plus qu'une seule pensée dans la tête : comment ferait-elle, sans attendre dix heures, pour s'évader ?

CHAPITRE VII

Dans la Forêt Noire

Lison revint dans le baraquement des prisonnières que depuis dix jours elle avait quitté.

La vieille Lisbeth aussitôt lui fit fête, et comme ce n'était pas encore l'heure du repas de midi, toutes deux purent s'isoler pour causer.

La jeune fille fit à l'Alsacienne le récit de ses infortunes nouvelles : l'agression de Fink, sa défense, le cachot et la décision que l'officier lui avait signifié pour le soir.

La mère Lisbeth fut affolée :

— Ma pauvre brebis, disait-elle, qu'allez-vous devenir ! Cet homme est capable de tout...

— Je le sais, répondit Lison, aussi, j'ai résolu de m'enfuir.

Puis les deux femmes se mirent à pleurer ensemble.

Cependant à travers ses larmes la vieille Alsacienne eut une idée :

— C'est cela, vous devez partir, dit-elle, dès la nuit tombante. Et puisque le hauptmann, pour vous avoir plus belle, est prêt à vous payer ce que vous voulez dans Karlsruhe, il faut profiter de cette occasion.

— Mais comment ? demanda Lison.

— Je vais aller le trouver, déclara Lisbeth, et je lui demanderai la permission de sortir du camp pour aller jusque dans la ville, s'il veut me faire accompagner par un soldat.

« Il me donnera même de l'argent pour mes emplettes, en lui disant que vous m'avez chargée d'acheter tout ce qu'il vous faut pour vous parer... »

— Alors ?

— Et moi je reviendrai avec des vêtements qui vous cacheront si bien que vous vous sauverez d'ici sans qu'on vous soupçonne !

— Mais vous, dit Lison, qui resterez ?

— Il ne me tuera pas peut-être ! répondit la courageuse Alsacienne. Que voulez-vous qu'il fasse à une vieille femme comme moi !

Et ce programme fut exécuté à merveille.

La mère Lisbeth, munie d'un beau billet de cent

1^{er} N° : Aujourd'hui

Les Éléances Parisiennes

JOURNAL DE MODES DE GRAND LUXE

PUBLICATION OFFICIELLE DES INDUSTRIES
FRANÇAISES DE LA MODE

Publie chaque mois les modèles inédits des Grandes Maisons
de Couture parisiennes et tous renseignements sur la Mode.

Dans Chaque N°
(42 x 31 cent.)

- 80 Modèles nouveaux.
- 4 pages avec gravure COULEURS hors texte.
- 2 doubles-pages en COULEURS hors texte.
- 2 planches en COULEURS montées sur support.
- 6 planches en COULEURS hors texte.
- 8 pages de gravure, avec description de toilettes.
- 4 pages réservées aux communications des Syndicats de la Mode Française.

Le N° : 6 fr. — ABONN. Un An : PARIS 56 fr.; DÉPART. 64 fr.

EN VENTE PARTOUT et chez
HACHETTE & C^{ie}
79, Boulevard Saint-Germain — PARIS

TITRES FRANÇAIS, ÉTRANGERS
Achat et Vente comptant.
COUPONS Autrichiens, Hongrois,
Brésiliens, Belges,
Russes, Américains, etc.
CRÉDIT FINANCIER BELGE-FRANÇAIS
50, Rue Notre-Dame-des-Victoires, 50, PARIS

LES SARDINES AMIEUX-FRÈRES
SONT RESTÉES AUX MÊMES PRIX
QU'AVANT LA GUERRE. EXIGEZ

LA MARQUE
LA DEVISE **TOUJOURS AMIEUX**

LES AUTRES CONSERVES ONT SEULES
SUBI LA HAUSSE DES MATIÈRES PREMIÈRES

BAGUE aluminium, finie et gravée à
la main, deux initiales enla-
cées, genre cachet, article
riche, envoi franco contre mandat-poste 1 fr. 25; indi-
quer grosseur du doigt et initiales. Tous autres modèles
bruts, polis et finis à la main.
Tous articles aluminium.
Prix spéciaux pour grossistes. Demander le tarif.
PAUREILHE, 17, rue Oberkampf, 17, Paris.

PROSTATE ET MALADIES DES VOIES URINAIRES

L'homme souffre et meurt par son appareil urinaire,
et particulièrement par sa prostate, beaucoup plus que
par n'importe quel autre organe. Il n'existe pas de
maladies entraînant des conséquences aussi pénibles et
désastreuses, tant au moral qu'au physique. Or, il est
parfaitement prouvé aujourd'hui que toutes ces affec-
tions, même dans leurs formes graves et invétérées (hy-
pertrophie de la prostate, prostatite, urétrite, cystite,
goutte matinale, filaments, rétrécissements, inflamma-
tion, congestion, engorgement, besoins fréquents, infec-
tion, rétention, etc.) sont complètement guéries sans in-
terventions dangereuses, sans opération, par la nouvelle
et sérieuse méthode du Laboratoire Urologique. Cette
nouvelle méthode scientifique, extrêmement efficace et
tout à fait spéciale, possède une puissance curative
profonde de beaucoup supérieure à tout ce qui a été
fait jusqu'à ce jour pour la guérison de ces redoutables
maladies. Elle conduit à une véritable guérison complète
et définitive tout en étant absolument inoffensive et facile-
ment applicable par le malade sans perte de temps.
Rappelons que le Laboratoire Urologique de Paris,
8, rue du Faubourg-Montmartre, répond gratuitement
aux demandes de consultation qui lui sont adressées par
lettres détaillées ou par les malades qui se présentent.

— Bravo! s'écria la jeune fille qui commençait
à comprendre.
— Ce n'est pas tout. J'ai aussi pour vous une
boussole, des souliers solides, une besace avec des
provisions pour manger en route.
» La servante du hauptmann quitte le camp le
soir à neuf heures. Il fait nuit à huit heures et
demie. Vous vous habillerez comme elle, et vous
partirez dès qu'il fera un peu noir, tranquillement
par la grande porte du camp.
— Mais je suis bien plus mince qu'elle! dit Li-
son.
— Aussi j'ai pris des vêtements très larges. Avec
la toile et le contenu de votre pailasse nous fe-
rons des sacs rembourrés que vous mettrez par
dessus.
» Une fois dans la forêt, vous les jetterez,
comme votre perruque, et vous n'aurez qu'à mar-
cher toute la nuit en vous dirigeant avec la bous-
sole. Vous avez aussi une petite lampe électrique...
Le jour, vous vous cacherez pour dormir et vous
reposer...
— Comment vous remercier! fit la jeune fille
avec dans les yeux des larmes de reconnaissance.
Et elle se jeta au cou de la vieille Alsacienne
pour l'embrasser avec émotion.
— Il faudra d'abord, continua la mère Lisbeth,
marcher vers l'ouest jusqu'au Rhin. Puis vous
descendrez vers le sud en suivant le fleuve jus-
qu'au pont de Kehl...
» Là il faudra traverser pour arriver à Stras-
bourg. Une fois le pont passé, vous vous arrêterez
devant la cinquième maison à droite. C'est une
auberge, avec un perron de quatre marches à
monter.
» Arrivez là une heure environ après la tom-

marks donné par le capitaine, partit du camp à
une heure, escortée d'un soldat, auquel tout le long
du chemin elle paya à boire.

Dans Karlsruhe elle s'arrêta dans bien des bou-
tiques. Le soldat paisiblement l'attendait sur la
porte pendant qu'elle faisait ses achats.

Elle revint chargée de paquets, et l'homme qui
l'accompagnait dut même l'aider à porter sa
charge.

A l'entrée du camp, le hauptmann Fink gui-
gnait son retour.

— Ach! dit-il en la voyant arriver, avez-vous
acheté de belles choses pour Fraulein Lison?

— Je vous en laisse la surprise, répondit la
mère Lisbeth.

— Elle devient donc raisonnable la petite Pa-
risienne? reprit l'officier.

— Mais oui! répliqua-t-elle. Voyez-vous, il
faut savoir faire la cour aux jeunes filles!... et
commencer par des cadeaux...

— C'est peut-être vrai! fit le hauptmann satis-
fait.

Maintenant, l'Alsacienne avait rejoint Lison au
fond du baraquement.

Elles se trouvaient seules. Le temps était splen-
dide, et toutes les prisonnières sorties au grand
air.

— Vous avez remarqué, dit la mère Lisbeth,
cette grosse fille rousse qui vient tous les jours
faire le ménage et la cuisine du hauptmann?

— Je crois que je l'ai vue, fit Lison.

— Elle est habillée avec une jupe verte, un cor-
sage marron, un chapeau de paille et des bas
blancs. J'ai acheté pour vous des vêtements tout
pareils. Et même j'ai trouvé une perruque rousse!

Roi
des Corsets

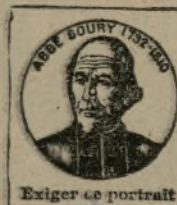
Son Altesse le corset J.T.C.

Ses formes nouvelles
Pour la mode actuelle.

En vente **AU BON MARCHÉ**, Paris

Turc Unifié, Rente Autr.-Hongr. Bulg.
Achète au comptant coupons. Simon, 49, rue Laffitte.

La Cure de Printemps



Exiger ce portrait

Les différents maux
que nous éprouvons tous
au moment du printemps
nous indiquent d'une fa-
çon précise que nous
avons besoin de faire une
bonne cure pour élimi-
ner les impuretés qu'un
hiver prolongé a accu-
mulées dans le sang.
Aux nombreuses per-
sonnes qui se sont bien
trouvées de l'emploi de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

nous rappelons qu'il est bon de faire, cha-
que année, une cure d'environ six semaines
à l'approche du printemps.

A celles qui n'ont pas encore fait usage
de ce précieux médicament, nous devons
répéter que la JOUVENCE de l'Abbé SOURY
est uniquement composée de plantes qu'elle
est acceptée et tolérée par les estomacs les
plus délicats. Employée à la dose qui con-
vient à chaque tempérament, elle guérit
toujours, car elle régularise la circulation
du sang en agissant sans secousse et tout
naturellement.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY est par-
ticulièrement employée contre les maladies
de l'Estomac, de l'Intestin et des Nerfs,
contre les Troubles de la Circulation du
Sang, Varices, Phlébites, Hémorroïdes, Fi-
bromes, Hémorragies. La Femme, étant su-
jet à une foule de maux occasionnés
par la mauvaise circulation du Sang, doit
faire usage de la JOUVENCE de l'Abbé
SOURY, car non seulement elle facilite la
formation de la Jeune Fille, mais encore fait
disparaître les Migraines périodiques, guérit
les Maladies intérieures, prévient et sup-
prime les infirmités et les dangers du Retour
d'Age, Chaleurs, Vapeurs, Névralgies, Con-
gestions.

La Jouvence de l'Abbé Soury, 3 fr. 75 le
flacon dans toutes les Pharmacies, 4 fr. 35
franco gare; les 3 flacons, 11 fr. 25 franco
contre mandat-poste adressé à la PHARMACIE
MAG. DUMONTIER, à Rouen.

TOUTE L'INDIÈRE dans un Tube. Brochure franco.
25, Détruite les germes et les
parasites. - Paris, 11, Rue d'Enghien.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

bée de la nuit. Vous verrez ma cousine Anna, qui
est une bonne Alsacienne, et qui certainement
vous assistera quand vous lui aurez raconté votre
histoire, et puisque vous viendrez de ma part...

— Mais alors, fit Lison, je suis sauvée...

— Peut-être, répondit la mère Lisbeth... Le plus
difficile c'est de ne pas être rattrapée cette nuit.

» Quand on s'apercevra que vous êtes partie,
vous aurez au moins une heure et demie d'avance...
mais les automobiles vont vite : éloignez-vous des
chemins...

» Et aussi, en sortant du camp, il vous faut
dire : « bonne nuit » à la sentinelle; vous grogner-
ez : « g't'Nacht » en baissant la tête, et en mar-
chant tranquillement.

Le soir, ce programme fut fidèlement exécuté.
— J'ai tout d'une gretchen! n'avait pu s'empê-
cher de dire Lison, lorsqu'elle avait été prête.

A 9 heures elle était déjà entrée dans la Forêt
Noire et marchait sur les aiguilles souples de
sapins qui couvraient le sol.

Elle avait jeté dans un fourré sa perruque et
son rembourrage, et maintenant il lui semblait
qu'elle avait des ailes pour courir vers la liberté.
Au bout d'une demi-heure, elle s'arrêta pour re-
garder sa boussole à la lueur de la petite lampe
électrique.

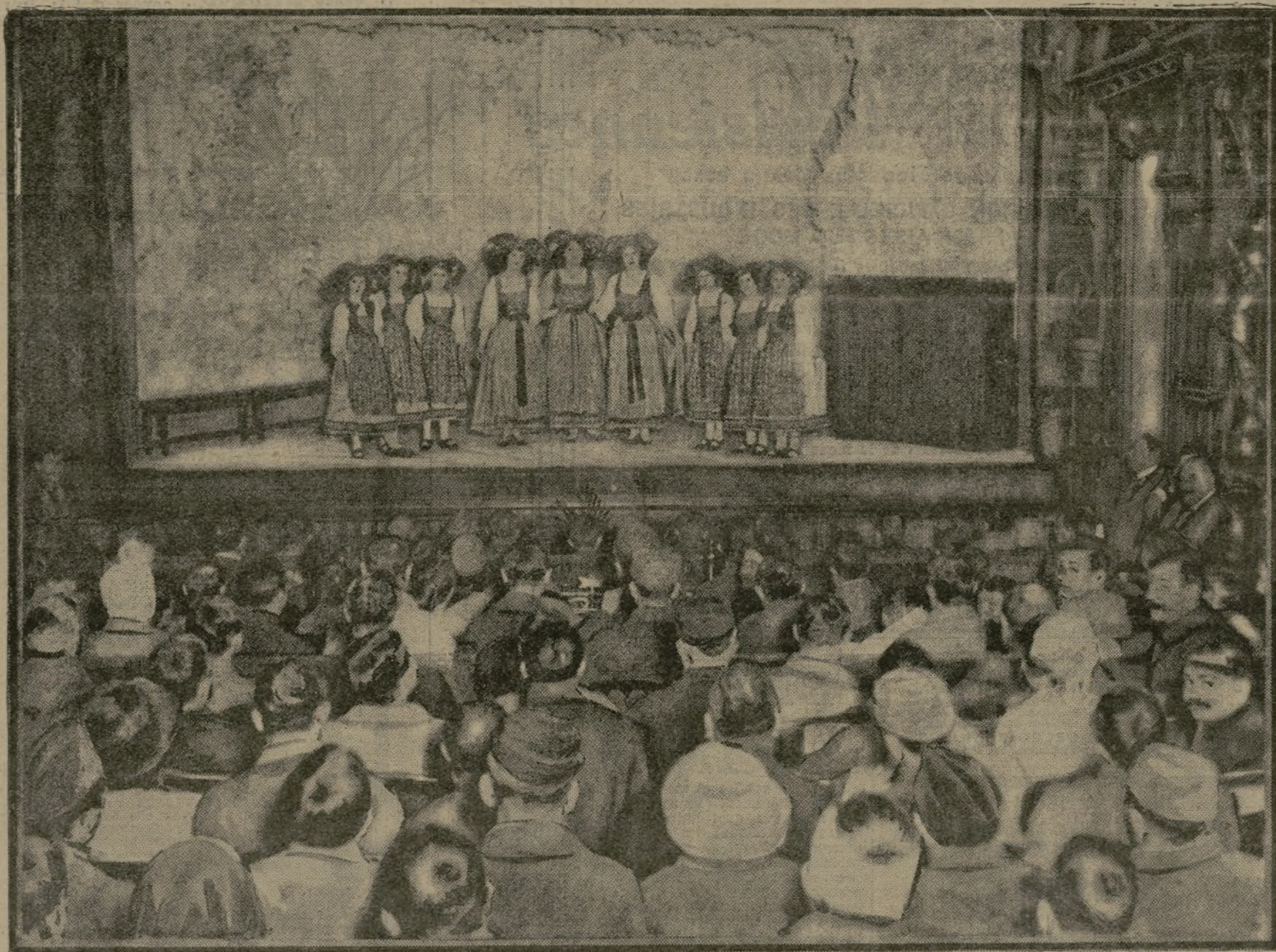
— Bonne Lisbeth, pensa-t-elle, elle n'a rien ou-
blié en préparant mon départ.

Puis elle se remit à marcher plus vite dans la
direction indiquée.

Elle devait aller ainsi jusqu'à l'aurore. Sa vo-
lonté tendue la soutenait; elle n'éprouvait aucune
fatigue.

(A suivre.)

Une fête du "Foyer du Soldat"



Hier a eu lieu au théâtre Emile Mors, à Paris, une matinée organisée par le « Foyer du Soldat » du seizième arrondissement, dont M. Maurice Donnay, de l'Académie française, est le président d'honneur. On sait que le Foyer du Soldat est un cercle qui, ouvert depuis le 10 janvier 1916, a reçu plus de 1.600 soldats convalescents des hôpitaux ou permissionnaires qui y ont trouvé gratuitement des distractions et du réconfort moral. Ce document représente la scène où a figuré hier Mlle Chasles, de l'Opéra, entourée de sa classe de jeunes danseuses.

Un débarquement d'Australiens à Marseille



Marseille a plusieurs fois assisté, depuis quelques jours, à des débarquements de troupes australiennes qui, en très grand nombre, sont dirigées sur le front. La population de la grande cité maritime a fait à ces vaillants soldats l'accueil le plus chaleureux.

Ayuntamiento de Madrid